

Salon du livre de Montréal

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 16 ET DIMANCHE 17 NOVEMBRE 2013



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

On peut — on doit, a-t-on envie de dire — juger un livre aussi à sa couverture. Des milliers de lecteurs, qui sont en fait majoritairement des lectrices, ne feront que ça en explorant les rayonnages du 36^e Salon du livre de Montréal. Après le nom de l'auteur ou le titre, quel réflexe? Lire la couverture arrière d'un bouquin, ce qu'on nomme dans le jargon la « quatrième de couverture ». C'est souvent autour de cette page que se joue le destin d'un ouvrage, qui sera adopté ou retournera sur les tablettes. Mais d'où vient cette manière de mettre en appétit? Quelles sont les règles de rédaction de ces textes finalement promotionnels? Et comment se renouvelle cette manière à l'heure du livre électronique? Petit portrait d'un grand art littéraire mineur.

En commençant par la fin

L'histoire de la quatrième de couverture pour les nuls

Frédéric Brisson est responsable du programme de deuxième cycle en édition de l'Université de Sherbrooke et il collabore au Groupe de recherche sur l'édition littéraire du Québec. Sa thèse portait sur l'implantation en Amérique du géant français Hachette entre 1950 et 1980.

PROPOS RECUEILLIS PAR STÉPHANE BAILLARGEON

Qu'est-ce que la quatrième de couverture pour un spécialiste de l'édition?

La référence sur le sujet, c'est le professeur français Gérard Genette, qui a lancé un ensemble d'études sur ce qu'on appelle « le paratexte ». Ce terme désigne l'ensemble des informations, communications, discours ou commentaires qui accompagne un texte. Cet ensemble se divise en deux. L'épitéxte renvoie au bruit médiatique autour d'un texte: le bouche-à-oreille, les interviews de l'auteur, les critiques, etc. Bref, tout ce que le lecteur éventuel peut recevoir comme information sur un livre avant même de le lire. Le périexxte concerne tout ce qui gravite autour du texte comme tel, mais dans le livre: la préface, la postface, la couverture et la quatrième de couverture, qui est la dernière page extérieure d'un livre.

On y retrouve quoi habituellement?

En plus du résumé et du commentaire promotionnel, on y retrouve normalement des informations biographiques sur l'auteur et des

indications commerciales (l'ISBN, le prix, le code-barre). Il y a aussi parfois des extraits de critiques. L'épitéxte nourrit alors le périexxte. La quatrième est donc transitoire, elle évolue d'une édition à l'autre.

À quoi sert ce texte sur le texte?

Le premier objectif, évidemment, c'est de faire vendre. La quatrième, comme tous les éléments du paratexte, sert aussi à orienter la lecture dans un certain sens. L'éditeur, la collection, le titre, la préface, tout finit par colorer l'interprétation. La quatrième, c'est le deuxième coup d'œil important après la page couverture. Quand on saisit un livre, on regarde un couvert puis l'autre. C'est une habitude ancrée et, franchement, on ne s'en passerait plus.

D'où vient cette façon de présenter un livre?

Le premier outil promotionnel, qui remonte au XIX^e siècle, c'est le « prière d'insérer ». En France, par exemple, cette feuille mobile est envoyée aux éditeurs de journaux en les priant, donc, d'insérer l'information dans le journal pour annoncer la parution prochaine d'un ouvrage. La formule se transforme au début du XX^e siècle. Le « prière d'insérer » vise alors la critique littéraire. L'encart imprimé est inséré dans les services de presse. Ce nouvel outil promotionnel est utilisé jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale. Par la suite, pendant une période un peu oubliée maintenant, pendant une dizaine ou une quinzaine d'années, l'éditeur insère l'encart dans tous les exemplaires, y compris ceux vendus au grand public. L'intérêt manifeste encourage finale-

ment l'impression du texte de présentation directement derrière le livre, en quatrième de couverture, de manière à lier en permanence un texte promotionnel à son ouvrage. Gallimard, par exemple, cesse d'encarter le « prière d'insérer » en 1969.

La transformation est-elle la même ici, au Québec?

Nos repères historiques au sujet des « prières d'insérer » sont un peu plus flous. On ne sait pas s'ils étaient systématiquement envoyés ou encartés dans les livres dans la première moitié du XX^e siècle. Jusqu'aux années 1970, la quatrième est vide ou réservée à la publicité pour d'autres titres, ou carrément pour d'autres produits. Dans les livres populaires, comme ceux que publie la maison d'édition Édouard Garand dans l'entre-deux-guerres, on y voit des publicités de bières ou de cigarettes. L'édition haut de gamme laisse la quatrième en blanc ou annonce d'autres ouvrages de la collection. Depuis quatre ou cinq décennies, les livres québécois adoptent aussi le canevas de base en quatrième.

Que disent ces textes?

Au fond, il s'agit d'une forme de langage codé que les lecteurs savent reconnaître, mais qu'ils peuvent aussi prendre plaisir à voir bousculer. Il faut connaître le code pour prendre plaisir à sa rupture. Si le nom de l'auteur est écrit en grosses lettres, c'est qu'il est connu et chacun comprend ça. Inversement, si le titre

VOIR PAGE F 2 : COUVERTURE



Avec *Les clefs du Paradise*, **Michel Tremblay** s'approche de la fin de sa grande boucle
Page F 3

La liberté carnavalesque de **Rawi Hage**
Page F 4

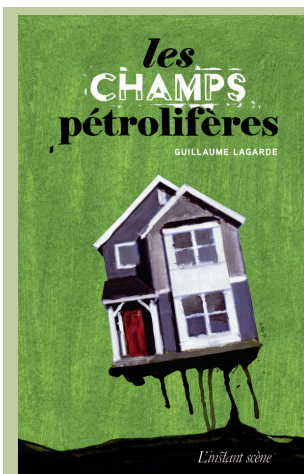
Les finalistes au **Prix des collégiens** dévoilés
Page F 6

Les nouvelles voix de **Rogé**
Page F 8

Fanny Britt, mère indigne?
Page F 12

Pierre Vadeboncoeur se révèle dans ses correspondances
Page F 14

Guillaume Lamy à l'assaut des idées reçues
Page F 16



Guillaume Lagarde
Les champs pétrolifères

Théâtre
110 pages ; 14,95 \$; Aussi disponible en PDF

Le théâtre se lit à L'instant scène

Salon du Livre de Montréal
Espace Dimedia
Stand 100

L'instant même
www.instantmeme.com

Steve Gagnon
En dessous de vos corps
je trouverai ce qui est immense
et qui ne s'arrête pas

Théâtre
106 pages ; 14,95 \$; Aussi disponible en PDF



SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

COUVERTURE

SUIITE DE LA PAGE F 1

l'emporte, on n'a pas affaire au livre d'une vedette des lettres. De même, la mention de prix littéraires ou de critiques sert à légitimer l'ouvrage.

Et qu'observez-vous dans le style de la quatrième ?

Tout y est possible. On voit des extraits, des résumés, des commentaires. Tout. L'éditeur conserve la responsabilité ultime du texte, écrit parfois par les auteurs eux-mêmes. Je me suis intéressé à la série des San Antonio. Là, le narrateur, qui est aussi l'auteur, envahit tout l'espace pour interpeller le lecteur en le tutoyant. Il y a un florilège étonnant de textes promotionnels audacieux et cette diversité montre bien l'importance de ce péri-texte pour faire acheter le texte.

Que change le livre électronique pour la quatrième ?

Vous avez là une question qui illustre bien un avantage du livre papier sur le livre numérique. Un livre papier est un objet en trois dimensions qu'on peut prendre en main, soupeser et retourner pour lire l'envers. On peut dire qu'il a de la profondeur et du relief. Du côté numérique, le texte qui décrit ou résume le livre s'insère dans le moule du site de la librairie en ligne. Il est présenté de façon uniforme. Ce texte est en quelque sorte détaché du livre et il n'accompagne plus le livre électronique acheté.

On peut donc juger un livre à sa quatrième de couverture ?

Oui. Même quand c'est mauvais. Tout l'habillage fournit d'excellents indices sur la qualité de l'ouvrage. L'éditeur connaît la communauté de lecteurs à laquelle il s'adresse et sait comment la rejoindre. Le lecteur, lui, ne se fait pas avoir deux fois par une communication malhonnête. Et puis, certaines collections se suffisent à elles-mêmes, sans texte promotionnel. Il y a d'ailleurs un retour de la quatrième vierge, nue, sans texte, chez les éditeurs haut de gamme. Car la quatrième est un art très délicat.

Le Devoir



Le style des quatrièmes

La quatrième de couverture — la C4, techniquement, ou le revers d'un livre —, l'air de rien, en dit beaucoup. Sur l'éditeur et sa vision du livre, sur l'auteur et, dans la foulée, sur le lecteur attendu.

Comment se pensent ces pages essentielles ? *Le Devoir* a interrogé quatre éditeurs sur leurs quatrièmes.

Catherine Lalonde



P.O.L.

Paul Otchakovsky-Laurens, éditeur

Nées en 1983, maintenant détenues en grande part par Gallimard, les éditions P.O.L. sont spécialisées en littérature. Elles ont publié, entre autres, Marguerite Duras, Marie Darrieussecq, Olivier Cadiot, Atiq Rahimi et, d'ici, Martin Winckler.

Qui écrit vos quatrièmes ?

Ce sont les auteurs eux-mêmes. Ce sont les seuls à pouvoir rendre compte de ce qu'il y a dans leur livre, de leur couleur, de leur sonorité. Il m'arrive de les leur faire refaire, pour les dégager de toute « commercialité », mais c'est peu fréquent. Ça marche souvent du premier coup. Dans des cas exceptionnels, rarissimes, c'est moi, mais je ne suis jamais content. C'est objectivement beaucoup moins bien.

Qu'est-ce qui caractérise vos quatrièmes de couverture ?

Justement, l'absence de toute préoccupation commerciale, la volonté de rendre compte au plus près de ce que contient le livre, pas nécessairement en racontant l'histoire, car rien ne ressemble plus à une histoire qu'une autre histoire, surtout résumée en quelques lignes. Mais restituer l'atmosphère, un peu de l'écriture, un parfum, une sensibilité, oui. Et puis s'amuser, c'est aussi un défi, ce parcours obligé. Les auteurs et moi, nous aimons bien la liberté et la provocation.

Un exemple de quatrième d'un autre éditeur que vous jugez excellente ?

S'il m'arrive bien normalement d'aimer des livres que publient mes confrères, je n'aime jamais leurs C4, qui sont des C4 d'éditeurs, précisément, toujours convenues, toujours « langue de bois ».

Un exemple d'une de vos meilleures quatrièmes de couverture ?

La palme revient sans conteste à Danielle Mémoire, qui a écrit derrière l'un de ses livres, *Les enfances Corpus* : « Ils recommandent ! » Il faut préciser que son œuvre, heureusement riche de dix-sept livres pour l'instant, comporte un certain nombre de personnages récurrents. Ou cette autre, de la même auteure, au dos de son dernier, *Hiératiques debout* : « Elle ne pourra pas dire qu'elle ne l'a pas cherché. »



Le Quartanier

Éric de Larochellière, éditeur

Fondé il y a dix ans et d'abord axé sur la poésie contemporaine, Le Quartanier publie désormais littérature, poésie et essais.

Qui écrit vos quatrièmes ?

Jusqu'en 2010, elles étaient toutes presque exclusivement de ma main. Depuis, le premier jet vient des auteurs. Le résultat est plus singulier, plus imprévisible et diversifié, d'un livre à l'autre. L'écrivain, le plus possible, doit avoir son mot à dire dans l'élaboration de son œuvre, jusque dans les aspects paratextuels ou typographiques. Plus l'auteur reste proche du processus qui mène au livre comme objet (dont le choix d'un titre définitif, la C4, les couleurs en couverture, etc.), mieux c'est.

Quel genre de quatrième vous fait remettre le livre sur une tablette ?

Celui que je trouve légèrement ridicule et affabulateur, voire mensonger, qu'un de mes auteurs appelait « le petit papotage publicitaire ». Quand j'étais libraire, on s'en lisait à travers la librairie en se gondolant de rire. Le genre qui résume platement la mise en situation de l'histoire, sans style, avec une emphase naïve, et termine en disant que l'auteur est le meilleur de sa génération.

Un exemple d'une de vos meilleures quatrièmes de couverture ?

Je m'étais bien amusé à écrire celle-ci, pour *Fashionably Tales: une épopée des plus brillants exploits* (2007) de Marc-Antoine K. Phaneuf. « Ces poèmes d'aventures de bas étage racontent le monde en pillant l'infini répertoire de la culture populaire, de la mode et de la porno. Vulgaires et comiques, épiques et glauques, ces "contes" dépeignent une époque débile en piteux état. Poésie vacharde à l'humour volontiers crétin, aux vers nourris de hits pop, de fibre optique et de presse à potins duchampienne, *Fashionably Tales vole en rase-mottes au ras des paillettes, faisant de la vie le meilleur art brut qui soit. Album d'or qui transmue le toc en vac froc, il est le livre vide-poches d'un auteur qui mixe champagne et poutine pour votre bon plaisir.* »

Un exemple de quatrième d'un autre éditeur que vous jugez excellente ?

Celle de *Tomates* de Nathalie Quintane (P.O.L.), que j'adore mais qui est presque inimaginable au Québec : « *En tant qu'enseignante, j'étais satisfaite. En tant qu'écrivain, je rejetais pour la forme. En tant que rien de spécial, je pensais pan dans les dents.* »



Éditions de l'Homme

Élizabeth Paré, éditrice adjointe

Nées en 1958, les éditions de l'Homme, part désormais du Groupe Livre Québec Média, publient des ouvrages de vulgarisation sur les tendances sociales et la psychologie, des bios, des guides pratiques, des beaux livres et de la fiction grand public.

Qu'est-ce qui caractérise vos quatrièmes ? Que doit-on y retrouver ?

Les C4 des éditions de l'Homme sont à la fois similaires et très différentes l'une de l'autre. Parfois, un livre commande une forme unique de quatrième : une seule phrase, une liste à puces, une présentation plus graphique. Chaque C4 a une fonction triple, qui variera légèrement selon le genre littéraire.

Le caractère objectif : donner, clairement et succinctement, un avant-goût et une idée d'ensemble du contenu. Cette information doit être précise pour permettre de distinguer l'ouvrage en question des ouvrages similaires ou concurrents. Pour tous les livres pratiques, dont les titres de psychologie pratique, elle mettra en avant l'utilité d'une méthode ou d'une façon de faire, ses applications/utilisations et ce que le lecteur peut espérer en retirant comme résultats. Pour les bios, elle tracera les grandes lignes du parcours et des accomplissements d'un personnage important. Pour le livre documentaire, elle replacera en contexte les faits, événements ou éléments centraux au contenu du livre. Pour la fiction, elle s'attardera à décrire la personnalité des personnages, leur environnement, le contexte dans lequel ils évoluent, les choix auxquels ils font face.

Interpeller directement le lecteur cible. Pour les livres pratiques, en faisant des références à la réalité et au quotidien du lecteur, et par la mise en avant du côté pratique du livre, qui rendra l'application du contenu plus facile à projeter. Pour les bios ou le documentaire, en montrant l'importance d'un personnage, d'un événement ou d'un élément quelconque dans la construction de la réalité passée ou actuelle du lecteur remplira l'objectif. Pour la fiction et le beau livre, on misera sur l'idée de créer instantanément une atmosphère dans laquelle le lecteur voudra rester pendant quelques centaines de pages.

Fournir de l'information sur l'auteur. Elle mettra en avant les compétences, la formation, le parcours ou les accomplissements de l'auteur qui valident sa capacité à traiter du sujet en question.



Soulières éditeur

Robert Soulières, éditeur

Nées en 1996, les éditions Soulières publient « tranquillement, en prenant le temps », des livres jeunesse.

Qui écrit vos quatrièmes ?

C'est Colombe Labonté, codirectrice, qui les rédige en collaboration avec l'auteur, et j'ajoute parfois mon grain de sel. Il est essentiel que l'auteur soit d'accord avec la C4. On choisit presque toujours un extrait du livre, pour donner une idée du ton du roman, du style, du genre. On ne fait jamais d'autopromotion dithyrambique, du genre « *Un roman formidable!* », « *Un livre impossible à lâcher!* », etc. C'est au lecteur de se faire son opinion.

Soulières éditeur est reconnu pour certaines quatrièmes plus déliantes.

Nous en avons plusieurs, souvent celles des livres dont je suis l'auteur, où l'on se permet des fantaisies. Comme celle de *Un cadavre de classe*, où la quatrième se poursuit sur deux autres pages intérieures... ce qui donne une C4 de trois pages assez rigolotes! Parfois, on ajoute de petits commentaires, tels que « *Ce roman est écrit en HD: haute drôle* », « *Lire à la température de la pièce* », « *Maximum dix exemplaires par personne* », « *Lisez ce livre, il n'y aura pas de film!* » ou « *Attention, ce roman peut contenir des arachides!* ».

Un exemple de quatrième d'un autre éditeur que vous jugez excellente ?

Celles de la collection « Boréal Maboul » ou encore celle sur *Le guide du tricheur* (Québec Amérique) : « *Il n'y a rien de plus ennuyeux que d'être obligé de jouer à des jeux de société, surtout si c'est pour perdre à la fin. Lisez ce guide et apprenez à éliminer le hasard! Perdre, après tout, c'est bon pour les perdants!* » Originalité et sobriété! Ou celles de la série *Les dragouilles* (Michel Quintin), comme celle du tome XI, *Les vertes d'Auckland* : « *Visitez les verts pâturages qui ont inspiré la reconstitution du village des Hobbits dans Le seigneur des anneaux. Exprime ta joie ou ta colère en dansant le haka. Découvre l'art maori et crée tes propres motifs. Provoque une éruption volcanique et perd la boule en faisant un tour de Zorb.* »

D Voir Une galerie de photos des quatrièmes de couverture d'une série d'éditeurs sur ledevoir.com/culture/livres

RS RECHERCHES SOCIOGRAPHIQUES

CARRÉS ROUGES

Ne manquez pas la sortie prochaine, en décembre 2013, du volume 54, numéro 3.

www.soc.ulaval.ca/recherchessociographiques

ACADÉMIE DES LETTRES DU QUÉBEC

INVITATION

L'Académie des lettres du Québec vous invite à la réception de Madame **Danielle Fournier**, Monsieur **Laurier Lacroix** et Monsieur **Robert Lalonde** et Monsieur **André Vanasse**

comme membres de notre société.

La cérémonie aura lieu au Salon du livre de Montréal, Place Bonaventure, salle 1 (mezzanine) le jeudi 21 novembre 2013 à 17h précises.

Un vin d'honneur suivra la cérémonie.

Merci de confirmer votre présence à Madame Maude Levasseur à secretariat@academiedeslettresduquebec.ca ou par téléphone, au (514) 873-4496. Laissez-passer sur demande.

NOUVEAUTÉ

Bernard Anton (Ben)

« Une riche et substantielle nourriture pour les amoureux des mots, des rythmes et des images. »

Bernard Anton (Ben)

DÉLIRES DE MACADAM

SLAM

L'Harmattan

* Voir vidéos, Youtube : Bernard Anton Ben

Allô prof : aide aux devoirs GRATUITE partout au Québec!

alloprof

Qc (418) 843-5355
Mtl (514) 527-3726
Ext 1-888-776-4455
www.alloprof.qc.ca

Alternatives

CONSTRUIRE ENSEMBLE un monde différent

Pour nous appuyer : www.alternatives.ca 514.982.6606

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Et la Duchesse vint...

Avec *Les clefs du Paradise*, Michel Tremblay s'approche de la fin de sa grande, grande boucle

MICHEL BÉLAIR

Il est un peu essoufflé, le Michel Tremblay. Ce n'est pas tellement la tournée des médias, comme chaque année à la veille du Salon du livre, qui l'embête; au contraire, il adore venir parler chaque fois de son nouveau roman. «*Depuis ma chirurgie au cerveau*, dit-il, *c'est mon quatorzième en quatorze ans. C'est comme si j'avais senti une certaine urgence de dire ce que j'avais encore à dire... Mais là, je constate simplement que même si j'ai encore plein d'affaires à raconter, l'urgence est moins urgente qu'elle ne l'était.*»

Et bien sûr, là-dessus, il rit. De ce rire franc, plein, roulant, irrésistible qu'il lance autour de lui par vagues déferlantes depuis un demi-siècle déjà — est-ce tudeu possible! — et qui résonne dans le petit resto encore vide où nous nous trouvons.

Personne ne se touche

Un peu essoufflé, donc, mais tout aussi prévenant et présent que d'habitude; on ne dit pas assez à quel point Tremblay est un homme de culture d'une gentillesse désarmante. Maintenant que son 32^e roman (vous avez bien lu!) vole de ses propres ailes, il y revient presque avec tendresse, sans se faire prier, tout en s'arrangeant pour attiser les suspens sur ce qui s'en vient.

Cela s'explique sans doute par le fait que le livre, situé en 1930 en pleine Crise, tisse un des derniers fils reliant la *Diaspora des Desrosiers* à tout ce qui vient chronologiquement après — les *Chroniques du Plateau*, le cycle des Belles-

sœurs — dans l'œuvre gargantuesque de Michel Tremblay. Et aussi parce qu'il raconte la naissance de la Duchesse de Langeais, dont le personnage a été créé à la scène par Claude Gai, auquel Tremblay a dédié son roman.

«*J'ai toujours eu un faible pour la Duchesse et son sens de la répartie, mais Claude Gai en a fait un personnage de théâtre absolument extraordinaire*, poursuit le romancier. *Tellement que, pour moi et pour plusieurs, il est impossible de ne pas le voir lui quand on évoque le nom de la Duchesse... Ceux qui me suivent savent que la Duchesse de Langeais va se payer la cuite de sa vie dans un bar d'Acapulco dans la pièce qui porte son nom, puis qu'elle va finir assassinée dans un bar au milieu des années 1970 après avoir régné sur la Main toute sa vie. Ici, on apprend comment Édouard devient la Duchesse à 17 ans, après qu'il ait trouvé par hasard dans une poubelle le roman de Balzac auquel il emprunte le nom de son héroïne.*»

Tremblay dit avoir voulu aussi parler à travers cela de l'importance de la littérature. Et plus précisément du sous-texte. «*Une fois qu'Édouard se met à lire, il se rend compte que le roman de Balzac est plat à mourir la bouche ouverte; comme il le dit quelque part, ça parle d'amour pendant des centaines de pages sans que personne se touche. C'est plutôt ce qu'il sent qui se passe quand il ne se passe rien qui le fascine et qui lui fera saisir l'importance des mots et de tout ce qui se cache derrière eux. C'est à la suite de cela qu'Édouard prend la décision*

de devenir la carmélite déchaussée...»

Éclaircie

Autour, c'est toujours le même resto branché maintenant bourdonnant d'activité; quelques anges passent — dont un aux avant-bras tatoués — pendant que Tremblay avale une bouchée. Et puis voilà que la conversation reprend autour du besoin et du plaisir d'écrire.

«*J'ai toujours dit que j'arrêteraient d'écrire quand je n'aurais plus rien à dire; c'est pas encore arrivé [rires]. Il reste encore deux épisodes à venir à la saga des Desrosiers, dont les personnages s'estompent lorsque les Chroniques du Plateau s'amorcent et j'y arrive. C'est clair dans ma tête, même si je ne fais jamais de plan, parce que j'ai commencé par la fin avec le cycle des Belles-*

sœurs et que je remonte le fil.»

Michel Tremblay en est à son 14^e salon en autant d'années. *Les clefs du Paradise* est son 32^e roman.

PEDRO RUIZ ARCHIVES LE DEVOIR



Michel Tremblay

Les clefs du Paradise

Leméac

2013, 258 pages

de devenir la carmélite déchaussée...»

Éclaircie

Autour, c'est toujours le même resto branché maintenant bourdonnant d'activité; quelques anges passent — dont un aux avant-bras tatoués — pendant que Tremblay avale une bouchée. Et puis voilà que la conversation reprend autour du besoin et du plaisir d'écrire.

«*J'ai toujours dit que j'arrêteraient d'écrire quand je n'aurais plus rien à dire; c'est pas encore arrivé [rires]. Il reste encore deux épisodes à venir à la saga des Desrosiers, dont les personnages s'estompent lorsque les Chroniques du Plateau s'amorcent et j'y arrive. C'est clair dans ma tête, même si je ne fais jamais de plan, parce que j'ai commencé par la fin avec le cycle des Belles-*

Tremblay explique que le prochain épisode sera difficile à mettre en forme, qu'il ne sait pas encore comment il va s'y prendre. «*Le prochain livre va parler d'une éclaircie, ce sera probablement le titre d'ailleurs, une éclaircie passagère avant que le destin frappe encore plus fort dans le roman qui suivra et qui racontera l'arrivée de la guerre.*» Dans la vraie vie comme dans les romans, et même pour l'impitoyable chroniqueur qu'est devenu Michel Tremblay, il est difficile de parler du bonheur quand on sait que ça ne va pas durer...

L'auteur sera en séance de signatures au salon du jeudi au dimanche.

Collaborateur
Le DevoirLES CLEFS DU PARADISE
Michel Tremblay
Leméac
Montréal, 2013, 258 pagesRobert LALONDE
C'EST LE CŒUR QUI MEURT EN DERNIER

«*Tout est empreint de tendresse, de beaucoup d'humour. C'est un très, très beau récit.*»
Sophie Cadieux
Télé-Québec, Bazzo.tv

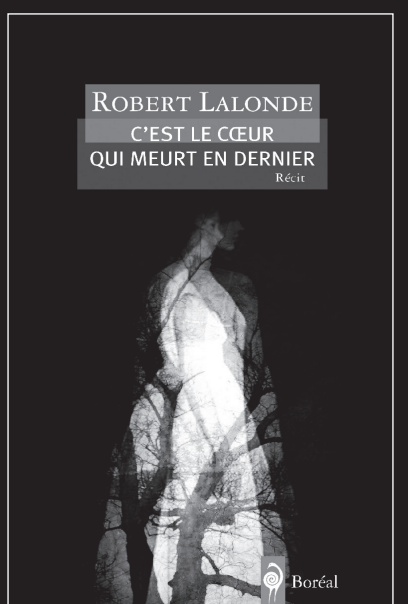
«*C'est beau en diable!*»
Pierre Curzi
Télé-Québec, Bazzo.tv

«*On ne peut pas se détacher facilement de ce livre. Thérapeutique pour tous.*»
Josée Blanchette
Le Devoir

«*Robert Lalonde a une écriture absolument magnifique. Il a une façon d'évoquer les choses sans les dire explicitement, banalement. Vraiment un beau livre.*»
Patricia Tadros
Radio-Canada

Récit • 168 pages • 19,95 \$
PDF et ePub : 14,99 \$

En signature au
Salon du livre de Montréal
Stand n° 112
Samedi de 16 h 30 à 18 h
Dimanche de 14 h à 15 h



«*C'est le cœur qui meurt en dernier : ce sont les paroles de sa mère à l'orée de la mort. Si hommage il y a avec ce livre, c'est là qu'il se situe, du côté du cœur.*» Danielle Laurin, *Le Devoir*

éditions du
Boréal
50 ans

www.editionsboreal.qc.ca

Triptyque www.triptyque.qc.ca

LES CYNIQUES
LE RIRE DE LA RÉVOLUTION TRANQUILLE

Sous la direction de
ROBERT AIRD ET LUCIE JOUBERT
Avec la collaboration de
MARC LAURENDEAU ET ANDRÉ DUBOIS

503 p., 35 \$

Sous la direction de Robert Aird et Lucie Joubert avec la collaboration de Marc Laurendeau et André Dubois

LES CYNIQUES
LE RIRE DE LA RÉVOLUTION TRANQUILLE
une anthologie suivie de sept études
Préface de Guy A. Lepage

Marc Laurendeau sera en séance de dédicace le samedi 23 et le dimanche 24 novembre
info : www.salondulivredemontreal.com

Salon du livre de Montréal – Stand 100

Gaspard LE DEVOIR
PALMARÈS
Du 4 au 10 novembre 2013

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉCÉDENT (N° DE SEMAINES)
▼ Romans québécois		
1	Les héritiers du fleuve • Tome 2 1898-1914	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean 1/3
2	Mauvaise foi	Marie Laberge/Québec Amérique 2/4
3	De peigne et de misère	Fred Pellerin/Sarrazine -/1
4	Ce qui se passe au congrès reste au congrès!	Amélie Dubois/Les Éditions réunies -/1
5	Mersonges sur le Plateau-Mont-Royal • Tome 1 Un mariage...	Michel David/Hurtubise 3/5
6	La vie épiciée de Charlotte Lavigne • Tome 4 Foie gras au...	Nathalie Roy/Libre Expression 6/2
7	Souvenirs de la banlieue • Tome 6 Les jumeaux	Rosette Laberge/Les Éditions réunies -/1
8	La belle affaire. Le roman de William H.	François De Falkenstein/Libre Expression 4/3
9	La grange d'en haut • Tome 2 L'exode de Marianne	Micheline Dalgé/Goélette 7/2
10	C'est le cœur qui meurt en dernier	Robert Lalonde/Boréal -/1
▼ Romans étrangers		
1	Perdre le Nord	Kathy Reichs/Robert Laffont 1/2
2	Le plus beau des chemins	Nicholas Sparks/Michel Lafon 2/2
3	Ainsi résonne l'écho infini des montagnes	Khaled Hosseini/Belfond -/1
4	L'appel du coucou	Robert Galbraith/Grasset -/1
5	Sept ans de désir	Sylvia Day/Flammarion Québec -/1
6	La mission Janson	Justin Scott/Grasset -/1
7	Troisième humanité • Tome 2 Les micro-humains	Bernard Werber/Albin Michel 4/2
8	Preuves d'amour	Lisa Gardner/Albin Michel -/1
9	L'empreinte de toute chose	Elizabeth Gilbert/Calmann-Lévy 3/3
10	Au revoir là-haut	Pierre Lemaitre/Albin Michel -/1
▼ Essais québécois		
1	Là où croit le péril... croit aussi ce qui sauve	Hubert Reeves/Seuil 1/5
2	Les années Croc	M. Viau J.-D. Leduc/Québec Amérique 3/3
3	Tenir tête	Gabriel Nadeau-Dubois/Lux 2/5
4	Les Cyniques. Le rire de la Révolution tranquille	Collectif/Triptyque -/1
5	Cap sur un Québec gagnant. Le projet Saint-Laurent	François Legault/Boréal 4/3
6	Exercices politiques	Mathieu Bock-Côté/VLB 10/2
7	Résistance. Chroniques 2008-2009	Pierre Falardeau/VLB 6/8
8	Québec cherche Québécois pour relation à long terme et plus.	Tania Longpré/Alain Stanké -/1
9	Le Sel de la terre	Samuel Archibald/Atelier 10 5/12
10	Syndicalistes ou voyous. Nos années à la FTQ-Construction	Jocelyn Dupuis Richard Goyette/Homme -/1
▼ Essais étrangers		
1	Tintin et les forces obscures	Collectif/La Presse -/1
2	Plaidoyer pour l'altruisme. La force de la bienveillance	Mathieu Ricard/NIL 2/2
3	Le bien commun	Noam Chomsky/Ecosociété 1/3
4	Panne globale. Crise, austérité et résistance	David McNally/Ecosociété 8/2
5	Le bidule de Dieu. Une histoire du pénis	Tom Hickman/Robert Laffont 6/2
6	Désir d'infini	Xuan Thuan Trinh/Fayard -/1
7	Puissances d'hier et de demain. L'état du monde 2014	Collectif/La Découverte 3/6
8	Dictionnaire philosophique	André Comte-Sponville/PUF -/1
9	Un été avec Montaigne	Antoine Compagnon/des Équateurs France-Inter 4/3
10	Dettes. 5 000 ans d'histoire	David Graeber/les Liens qui libèrent -/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 215 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

POÉSIE

Dans la toundra avec
Joséphine Bacon

HUGUES CORRIVEAU

Amérindienne, Innue de Betsiamites, la poète Joséphine Bacon parcourt un territoire de mémoire et d'absolu, entraînée par les ancêtres et les traditions qui font du nomadisme un mode de reconnaissance vitale des terres nordiques. Le très précieux prologue au *Thé dans la toundra* nous fait connaître un grand chasseur de caribous, Ishkuateu-Shushep, qui nous mène en territoire de chasse et de cérémonie. Les pierres y sont posées comme signes de passage et de reconnaissance. Il nous faudra donc « apprendre à regarder » si on veut conquérir son autonomie, mais jamais seul, nous dit l'auteur: « Tu me promets une terre pure / Où tu existes / Missinak' m'abreuve / Papakassik' court avec moi / Le lichen me nourrit / La mousse soigne mes larmes ».

En lisant ces textes presque incantatoires, on a l'impression d'écouter une supplique adressée aux Esprits matériels, à l'essence même de l'univers qui essaie de contrer la solitude du corps et de l'âme. Sans cesse est-on confrontés aux appels lancés au plus vivant inconscient planétaire, avec ce sentiment de dépendance assumée face aux Esprits des lieux, à la mobilité des émois: « Tambour, je rêve du tambour / Il est mon rendez-vous! », et la musique se lève dans cette immensité qui fait place au mouvement des corps et des âmes.

Forme initiatique d'une renaissance à soi-même, à travers un hommage au don des ancêtres, voilà en fait en quoi consiste ce chant hanté par les bruits des eaux et du sol, par

les murmures secrets des êtres surnaturels. Le passé n'est jamais plus présent que dans la conscience de ceux et celles qui en vivifient la lumière, nous dit la poète.

Cette quête prend des allures de dialogues entre les esprits et elle, qui cherche à se défaire des modernités ravageuses des villes et à s'insérer dans les traces animales du caribou totemique qui l'appelle à une chasse inversée, celle qui la fera naître à sa propre identité. Alors seulement, dans cette coïncidence profonde avec les eaux mouvantes de la réconciliation, elle peut dire, enfin: « Je suis libre / Sur la terre de Papakassik' / Je suis libre / Dans les eaux de Missinak' / Je suis libre / Dans les airs où Uhuapeu trace une vision / Je suis libre là où Uapishatanapeu / Conserve le feu de mon peuple / Je suis libre / Là où je te ressemble ».

Beau recueil qui nous fait entrer dans le pays boréal, avec la délicatesse d'une marche respectueuse, presque spirituelle, jusqu'aux sources d'une tradition qui réunit les morts et les vivants, les ardentes mémoires ancestrales et le possible accueil serein d'une ouverture aux secrets des pierres et des matières.

La poète sera en séance de signatures au salon du jeudi au dimanche.

Collaborateur
Le Devoir

UN THÉ DANS LA
TOUNDRA
NIPISHAPUI NETE
MUSHUAT

Joséphine Bacon
Mémoire d'encrier
Montréal, 2013, 100 pages

Le monde selon Rawi Hage

L'auteur de *Parfum de poussière* parle de toutes les libertés

CHRISTIAN DESMEULES

Fly, le protagoniste de *Carnaval*, troisième roman de Rawi Hage, est un chauffeur de taxi pour qui le métier se divise en deux catégories: d'un côté, les araignées qui attendent le client, et de l'autre, les mouches, comme lui, électrons libres qui bourdonnent sans arrêt en sillonnant les rues de la ville.

Vagabond athée et épique, né sur un cirque loin d'ici d'une mère trapéziste et d'un père « pilote de tapis volants », il a été élevé par une femme à barbe. Son père, devenu croyant sur le tard, s'est convaincu que les tapis volants devaient désormais rester au sol pour servir à la prière. Il n'en a plus de nouvelles depuis qu'il est parti dans « la direction de la Pierre ».

Le chauffeur de taxi zigzague dans une grande ville jamais nommée, prenant comme clients prostituées, touristes, criminels et festivaux tout en fantasmant sur sa jolie voisine, Zaïnab, qui croit en Dieu pour deux. Pour compenser, il peut toutefois compter sur sa « flamboyante » collection de littérature érotique et sur le tapis, encore, où il s'étend à volonté pour se livrer, sans la moindre culpabilité, au plaisir le plus solitaire.

Son premier roman, *Parfum de poussière* (Alto, 2007), a entre autres permis à Rawi Hage de remporter le prix IMPAC Dublin et le Prix des libraires du Québec (en traduction). Son deuxième, *Le cafard*, touchait déjà à la métaphore de l'insecte et au thème de la solitude urbaine. Né au Liban en 1964, où il a étudié en français et en arabe, Rawi Hage a émigré à New York en 1984, où il a vécu huit ans. Mais c'est à Montréal qu'il est devenu écrivain, après avoir étudié la photographie à Concordia et fait une maîtrise en arts visuels à l'UQAM, tout en accomplissant des tas de petits boulots. Dont celui de chauffeur de taxi. Lui qui s'était pourtant juré de ne jamais écrire de roman à partir de cette expérience...

Taxi troubadour

« Je crois que c'est mon meilleur roman, estime Rawi Hage, rejoint à Vancouver, où il séjourne en ce moment pour une résidence d'écriture. C'est mon livre le plus profond, le plus vaste et le plus abouti sur le plan de langue. L'esthétique du carnaval, je l'ai imaginée comme une performance remplie de sujets, de théâtre et de



MADELEINE THIEN

« L'idée du carnaval, pour moi, représente l'idée de liberté totale, celle du corps notamment, mais aussi la liberté de pouvoir assumer d'autres personnalités »

Rawi Hage

masques. L'idée du carnaval, pour moi, représente l'idée de liberté totale, celle du corps notamment, mais aussi la liberté de pouvoir assumer d'autres personnalités.»

Célébration de la liberté, le parcours de Fly aura pourtant un prix. « Malheureusement, oui, les célébrations de liberté sont toujours éphémères. Les contraintes de la vie ne nous permettent pas toujours d'avoir cette grande liberté. Fly, au fond, est une sorte de troubadour. On a tendance à sous-estimer leur importance dans l'Histoire, mais les troubadours ont joué un rôle particulièrement politique, je crois, notamment en favorisant le mélange. Ils semaient sur leur chemin une culture, des idées alternatives », estime l'écrivain.

On l'aura deviné, on trouve dans *Carnaval* une critique des appartenances collectives. Quelles qu'elles soient. « Ce n'est pas seulement une critique de l'islam, insiste avec prudence Rawi Hage, c'est une critique de la religion en géné-

ral. Je crois avoir touché également à toutes les religions, et même aux superstitions. » Si l'auteur se défend d'avoir particulièrement ciblé l'islam, visant toutes les croyances liberticides du corps et de l'esprit, il reste que la référence à l'islam est un motif récurrent qui porte une grande partie de la charge iconoclaste du roman.

« Si on met cette question de la liberté dans un contexte historique, poursuit Rawi Hage, on s'aperçoit que ça représente en réalité toujours de courts moments. Des périodes de démocratie peuvent tourner n'importe quand à la dictature. On dirait d'ailleurs qu'il y a une certaine élite, de nos jours, qui cherche à se débarrasser de la démocratie. Et les religions, en fait, n'ont jamais vraiment favorisé la liberté. »

Langues secondes

Dans son appartement rempli de livres, Fly lit autant pour s'évader que pour se faire plaisir. Il lit aussi bien Jean Genet que Jorge Luis Borges,

Georges Bataille ou Cervantes. On ne s'étonnerait pas non plus, tiens, de le voir fréquenter Rabelais. Une influence que revendique Rawi Hage. Suivi de près par Mikhaïl Bakhtine, le théoricien russe qui, à partir de l'œuvre de l'auteur de *Gargantua*, a forgé la notion de « carnivalesque ». « Mais ce que moi j'ai surtout pris de Rabelais, c'est l'humour. C'était révolutionnaire dans ces sociétés très religieuses. Ce qui est absent des religions, c'est l'humour. À une époque, rigoler était même une forme de péché. »

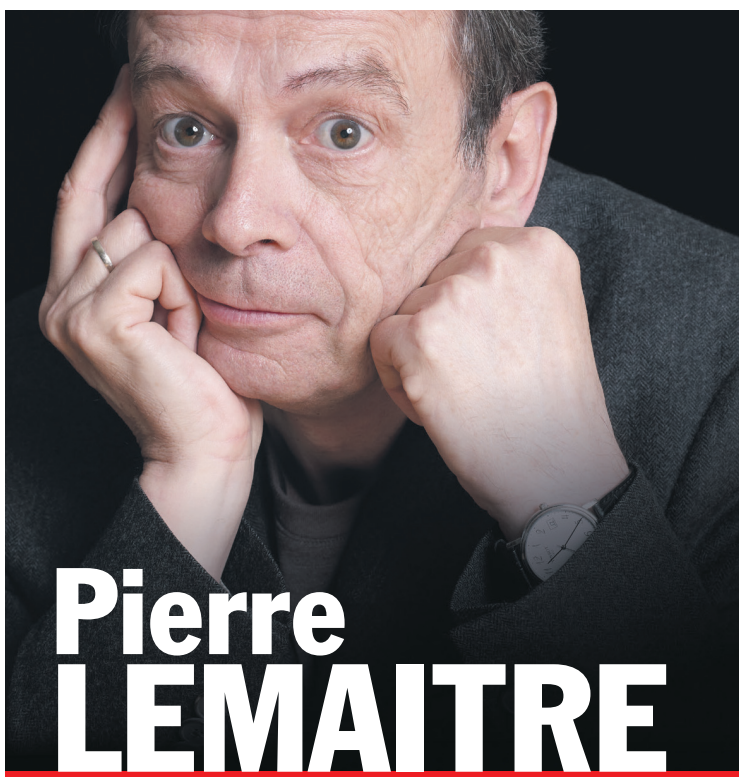
Habité par une certaine frénésie de langage, qui se traduit parfois en longs passages un peu poétiques, *Carnaval* est également de ce côté des choses une célébration de la vie. Le fait de ne pas écrire dans sa langue maternelle conditionne-t-il son écriture? « J'imagine que oui, concède-t-il. Parce que derrière l'anglais tel que je l'écris, on trouve à la fois l'influence de la poésie arabe, mais aussi celle de la littérature française. Une traductrice, Sophie Voillot, m'a d'ailleurs déjà dit: "Je rétablis ton écriture en français." Elle arrivait à voir que, quelque part, je suis un écrivain français qui écrit en anglais. En un sens, je suis assez d'accord avec elle. »

Brassage des mots, duel d'idées, de croyances et de personnages, *Carnaval* « est un livre de confrontation, résume l'écrivain. Une confrontation qui se fait avec des outils qui sont tout à fait différents: le rire, l'humour, le sarcasme. » Et l'humour, après tout, n'est-ce pas l'arme ultime des faibles et des damnés de la terre?

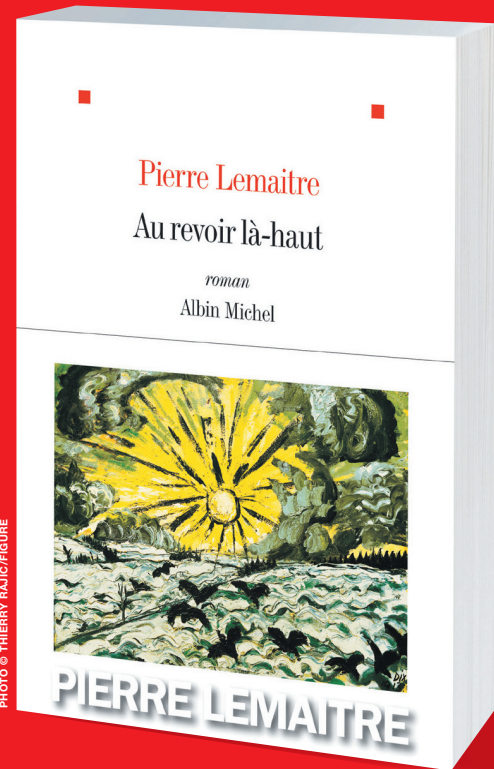
Collaborateur
Le Devoir

CARNIVAL

Rawi Hage
Traduit de l'anglais (Canada)
par Dominique Fortier
Alto
Québec, 2013, 384 pages



Pierre
LEMAITRE



PRIX
GONCOURT
2013

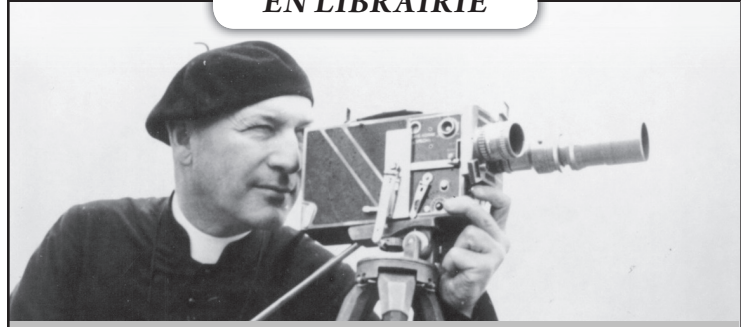
Albin Michel



RENÉE LEGRIS

LE TÉLÉROMAN
QUÉBÉCOIS

EN LIBRAIRIE



Marc-André Robert

Dans la caméra
de l'abbé Proulx

La société agricole et rurale de Duplessis

SEPTENTRION.QC.CA
LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC



VOUS VOULEZ PUBLIER ?

CARTE BLANCHE

— AU SALON DU LIVRE, STAND 366 —

WWW.CARTEBLANCHE.QC.CA

Pensez cadeaux !

À l'achat de 3 livres, obtenez ...

10 % de rabais sur le 1^{er} livre*

15 % de rabais sur le 2^e livre*

20 % de rabais sur le 3^e livre*

Sur présentation de ce coupon seulement. Offre en vigueur jusqu'au 8 décembre 2013.



le Parchemin
DEPUIS 1966

Berri-UQAM, Tél.: 514 845-5243
505, rue Sainte-Catherine Est, Montréal (Québec) H2L 2C9

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

Au gré du hasard



DANIELLE LAURIN

Tout le monde, j'imagine, a déjà vécu des événements déconcertants qui, à rebours, semblent aller au-delà de toute logique, comme si un grand manitou derrière avait manipulé les ficelles de ce qu'on appelle, faute de mieux, le destin. Non?

Est-ce que certaines personnes plus que d'autres sont abonnées aux situations improbables, aux coïncidences inimaginables? Et si oui, pourquoi? Pourquoi pas vous, pourquoi pas moi?

Mais qu'est-ce qu'on peut véritablement ramener au hasard? Qu'est-ce qui se joue là à notre insu? Comment dépasser le si et le peut-être? Si je n'avais pas été à tel endroit à tel moment de ma vie, aurais-je rencontré telle personne? Peut-être que je serais mariée à un autre homme, que je vivrais dans un autre pays, et que...

C'est bousculée par toutes sortes de questions qui d'habitude ne m'effleurent pas l'esprit que j'ai lu *Fruits*, de Carl Leblanc. Si son but est de déstabiliser, il a réussi, me suis-je dit en refermant l'ouvrage.

Comme plusieurs, j'avais beaucoup apprécié le livre précédent de ce documentariste, *Artéfact*, un roman inspiré d'événements réels liés à la tragédie d'Auschwitz, mais un roman quand même. Cette fois, pas question de passer par les artifices de la fiction, nous prévient-il dans *Fruits*.

Pourtant, on se croirait au pays de l'imagination. Comme si c'était arrangé avec le gars des vues. Défilent de petites histoires, de courts récits, qui pourraient ensemble former une collection. Pensez à ces collections de timbres, de cartes de hockey ou de Dieu sait quoi, que des passionnés compulsifs s'empressent d'étaler fièrement. Sauf qu'ici il s'agit de hasards, dont le point commun pourrait être: quand la réalité dépasse la fiction. Ou du moins la rejoint.

Auster et Aquin

Je n'ai pas pu m'empêcher de voir une parenté entre la collection d'épisodes invraisemblables relatés par Carl Leblanc dans *Fruits* et le petit

Carnet rouge de Paul Auster, un assemblage de nouvelles inspirées de coïncidences qui ont traversé la vie de l'écrivain américain.

Surtout, je n'ai pas pu m'empêcher de me rappeler la situation bizarre que j'ai vécue un jour où j'allais interviewer Paul Auster chez lui à Brooklyn, peu après la sortie de son roman *Le livre des illusions* (Actes Sud). Comme si les coïncidences finissaient par s'appeler entre elles, qu'on n'y pouvait rien.

J'étais dans une pharmacie, à deux pas de chez Paul Auster. À côté de moi, une femme était penchée sur un rayon. Quand elle a levé la tête, j'ai vu qu'elle

avait la moitié du visage mangée par une tache rouge. Je me suis figée, incrédule; dans *Le livre des illusions* apparaît une femme qui porte exactement la même tache de vin au même endroit. De plus, les deux, personnage de fiction et femme de la pharmacie, avaient

sensiblement le même âge. J'étais en avance pour mon rendez-vous. Je me suis installée sur une terrasse. Dix minutes plus tard la même femme est passée devant moi, comme un défi, comme pour me dire que je n'avais pas rêvé.

Est-ce que vous connaissez cette femme? C'est la première question que j'ai posée ensuite à Paul Auster, évidemment. Pas du tout, jamais vu quelqu'un comme elle dans le quartier, m'a-t-il assuré. Celui qu'on surnomme le romancier de l'improbable n'avait absolument pas l'air étonné par cette coïncidence. Des choses incroyables arrivent: pour lui, c'était d'une telle évidence.

Concordances

À tout coup, dans *Fruits*, c'est le hasard qui a le dernier mot. Le dernier mot sur quoi? Sur la rationalité. Sur l'explicable à tout prix. Sur la recherche de sens. Sur le contrôle qu'on croit avoir sur nos vies, nos choix, nous-mêmes et... pourquoi pas, sur notre imagination.

Je suis tombée au hasard des pages sur plusieurs tentatives de définition... du hasard, justement. Sur toutes sortes de considérations, de réflexions, de citations aussi, qui alimentent le propos, au-delà de l'anecdote.

En soi, ces passages m'ont enchantée. «*Quelles que soient les données objectives, il y a toujours un moyen de relativiser les*

exploits du hasard. Il est toujours possible de ne pas se réjouir. De quoi? De ce que le monde parfois puisse paraître magique.»

Plus loin: «*Le hasard est un cul-de-sac pour l'esprit humain. Il est imprévisible, fluctuant. Animal. Sa marge de manœuvre est bien sûr radicalement réduite dans une centrale nucléaire où rien ne doit lui être laissé. Elle est, en revanche, très grande dans les affaires de cœur où la volonté est, parfois, tragiquement défaillante.*»

Puis, vers la fin: «*Nous savons que tout ce qui n'est pas arrivé, tout ce qui n'a pas coïncidé, ferait un livre substantiellement plus volumineux que celui que vous venez de lire.*»

Simplement dire

Je ne vous raconterai pas ce livre. Je ne vous dirai rien sur le contenu des histoires comme telles. Certaines sont plus savoureuses que d'autres. Beaucoup d'humour dans tout ça. D'ironie, d'autodérision.

Carl Leblanc ne se prend pas au sérieux. Pas question pour lui de faire du prêchi-prêcha, ni de tomber dans le mysticisme non plus, de cultiver le mystère pour le mystère. On est loin d'être devant un gourou qui ambitionnerait de former une secte. La ligne qu'adopte l'auteur serait plutôt du genre: c'est comme ça, voilà tout, c'est ce qui est arrivé, pensez-en ce que vous voulez.

Des choses incroyables arrivent: pour lui aussi, ça semble d'une telle évidence. Plus on avance dans son livre, plus on est du côté de l'étonnement. Il y a des rebondissements qui nous tiennent absolument captifs. Il y a du tragique. De la sensibilité beaucoup. De la profondeur aussi.

Au-delà des coïncidences comme telles, il y a le talent de conteur conjugué à la grâce de l'écriture. Il y a des couches d'épaisseur. Sur l'amour et l'absolu de l'amour, sur l'identité, sur le sort collectif des Québécois, sur le passé versus le présent et l'avenir, sur la consommation comme mode de vie, sur la littérature comme nourriture, comme guide, sur Hubert Aquin en particulier, sur l'enfance comme «*seul vrai pays*».

Il y a bien plus que du hasard et des coïncidences dans ce livre finalement. Bien plus



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Le dernier livre de Carl Leblanc est façonné par le hasard. Malgré tout, l'auteur ne fait pas de prêchi-prêcha, ni ne tombe dans le mysticisme.

que des histoires. Tout est dans la façon, encore et toujours. A quoi on reconnaît un véritable écrivain, n'est-ce pas?

L'auteur sera au Salon du livre de Montréal jeudi, samedi et dimanche pour des séances de signatures.

FRUITS

Carl Leblanc

XYZ

Montréal, 2013, 160 pages

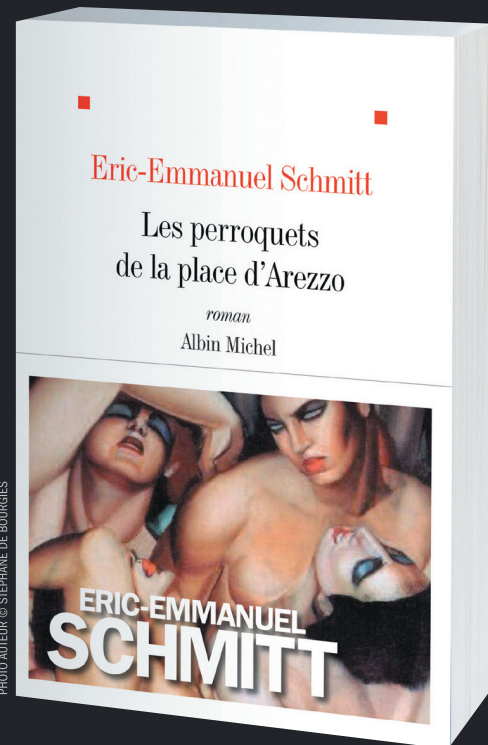
PRIX ATHANASE-DAVID

ROGER DES ROCHES



LES HERBES ROUGES

ERIC-EMMANUEL SCHMITT
LE GRAND ROMAN
DES COMPORTEMENTS
AMOUREUX.



Albin Michel

L'AVENTURE QUÉBÉCOISE
EN DIX DATES HISTORIQUESDIX JOURNÉES
QUI ONT FAIT LE QUÉBEC

SOUS LA DIRECTION DE PIERRE GRAVELINE

Jacques Lacoursière • Jean-Claude Germain • Denys Delage
Denis Vaugeois • Gilles Laporte • Eugénie Brouillet • Béatrice Richard
Marie Lavigne • Éric Bédard • Mathieu Bock-Côté

v1b

v1b éditeur

v1b éditeur
Une société de Québec Média

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Petites traces à la frontière du rien

Réédition du *Soleil du lac*, roman un peu zen, entre Jacques Poulin et Haruki Murakami

CHRISTIAN DESMEULES

Il suffit parfois de peu de chose pour faire un livre. Une façon de voir, un éclairage inédit, une poussière dans l'œil. Une rencontre qui fait du sens.

Né à Winnipeg en 1945, auteur d'une trentaine de livres, J. R. Léveillé est aujourd'hui retraité de Radio-Canada, où il a longtemps été journaliste. Les gens de La Peuplade ont eu l'idée de rééditer *Le soleil du lac qui se couche*, d'abord paru en 2001 aux éditions du Blé. On comprend sans trop de mal leur enthousiasme.

Angèle, la narratrice, une jeune Métisse francophone de Winnipeg, est étudiante en architecture. Elle fait la rencontre d'Ueno Takami, un poète japonais de 64 ans. «*Il ne souriait pas, mais le sourire était partout sur son visage.*» C'était il y a longtemps, raconte-t-elle, mais «*cette histoire tinte toujours en moi aussi clairement qu'une cloche dans le ciel vide.*»

Histoire de séduction et d'échange, le court roman est habité par une lumière singulière

Le Japonais possède un terrain boisé sur les bords de Setting Lake, dans le nord du Manitoba, où se trouve une cabane qui ne finit pas de fasciner Angèle. Une sorte de lieu sacré où le poète essayait de vivre comme si l'époque moderne n'avait sur lui aucune prise.

«*Je pourrais parler inlassablement de cette cabane, nous raconte-t-elle. J'ai appris là plus de choses qu'au cours de mes études universitaires.*» Histoire de séduction et d'échange, le court roman de J. R. Léveillé est habité par une lumière singulière, un peu oblique. On y trouve aussi une leçon d'art et de regard, une leçon de simplicité. C'est-à-dire de naturel artificiel. «*L'objet de l'art, expliquera le Japonais à la jeune femme, n'est pas de représenter la nature, ou même de la symboliser, mais de faire apparaître la forme en la tirant du vide. C'est l'essentiel.*» On peut y voir aussi une leçon d'écriture. Et quelque chose qui n'est pas sans rappeler ce que l'écrivain japonais Tanizaki lui-même disait à propos du beau, qui n'est le plus souvent «*qu'une sublimation des réalités de la vie.*»

«*Le soleil du lac qui se couche*, c'est un peu de zen mélangé avec du Jacques Poulin, quelque chose d'Haruki Murakami entre les branches. Des résonances qui s'inscrivent surtout dans la tonalité — en retenue, claire obscure et chargée d'empathie.

Irrigé par une conscience millénaire japonaise et des générations de taiseux amérindiens, réunis dans leurs silences sous le ciel immense des Prairies, le roman de J. R. Léveillé vibre d'une subtile magnitude. «*Une belle écriture*, a-t-il dit sans détourner la tête. *Des petites traces à la frontière du Rien...*»

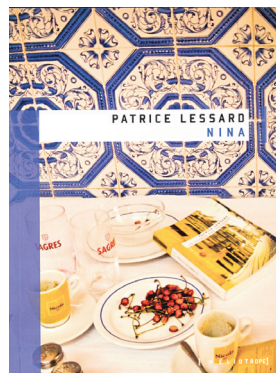
Collaborateur
Le Devoir

LE SOLEIL DU LAC
QUI SE COUCHE

J. R. Léveillé
La Peuplade
Chicoutimi, 2013, 138 pages

Collégiens, à vos livres...

Les noms des cinq finalistes au Prix littéraire des collégiens 2013 ont été dévoilés vendredi, lors du colloque *Lire délivre!* soulignant le 10^e anniversaire de ce prix littéraire désormais incontournable. Cette année, le jury était composé une fois encore de Stanley Péan, écrivain et animateur à Espace Musique, de Pierrette Boivin, du magazine *Nuit blanche*, ainsi que des critiques littéraires du *Devoir* Christian Desmeules et Danielle Laurin. La journaliste responsable du cahier Livres du *Devoir*, Catherine Lalonde, agissait comme présidente du jury. Un concours de critiques littéraires se tient aussi parallèlement dans les cégeps participants, avec publication des textes lauréats dans *Le Devoir*. C'est au Salon du livre de Québec, en avril prochain, que le gagnant sera déterminé, parmi les livres suivants.



Nina

Patrice Lessard
Héliotrope
Montréal, 2012,
398 pages

Parce que son frère n'a plus donné signe de vie depuis plus d'un an, Vincent décide de partir à sa recherche durant ses vacances d'été. Premier arrêt à Lisbonne où, avec l'aide de sa blonde Nina — qui y a vécu cinq ans —, Vincent s'enlise peu à peu dans sa quête au contact d'une galerie de personnages louches. *Nina*, deuxième roman de Patrice Lessard après *Le sermon aux poissons* en 2011, explore encore une fois la subtile frontière qui délimite apparences, vérités et mensonges: on y baigne en permanence dans une étrange et inconfortable paranoïa. Hommage appuyé à la culture portugaise, *Nina* prend aussi la forme d'un deuil amoureux caché sous une enquête bidon et une tragédie qui «*tient davantage du faux pas que du drame existentiel.*» C'est, finalement, la trajectoire de quelques êtres perdus dans le dédale du passé et des mensonges.

Christian Desmeules



Chanson française

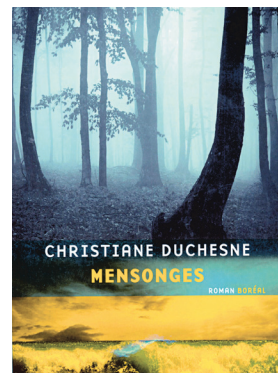
Sophie Létourneau
Le Quartanier
Montréal, 2013,
192 pages

Béatrice, une jeune enseignante du primaire dans une école de Montréal, s'ennuie ferme dans sa vie rangée et rêve d'ailleurs. Un été, elle tombe follement amoureuse d'un ingénieur français récemment installé au Québec, mais la contrainte est programmée: elle doit bientôt partir pour une année dans le cadre d'un échange avec une enseignante parisienne, tandis que Christophe a pour sa part définitivement tourné le dos à l'Europe. Sous son apparente simplicité, *Chanson française*, second roman de Sophie Létourneau, nous livre la chronique implacable et la radioscopie — du fantasme à l'incompréhension mutuelle — d'une histoire d'amour qui sous nos yeux se compose, se décompose et se recompose autrement. Quelques couplets sur la mutation et les désirs contradictoires, chantés doucement sur un air de Barbara ou d'Alain Souchon, un jour de pluie.

C. D.

Dix ans déjà

Depuis ses débuts, plus de 800 étudiants de 56 cégeps ont participé au Prix littéraire des collégiens. Chaque année, ce sont les étudiants qui lisent, critiquent et surtout débattent, d'abord dans leur cégep, ensuite en délibérations nationales, afin de déterminer le lauréat du Prix littéraire des collégiens. Les livres finalistes obtiennent ainsi une visibilité exceptionnelle, aux quatre coins du Québec.

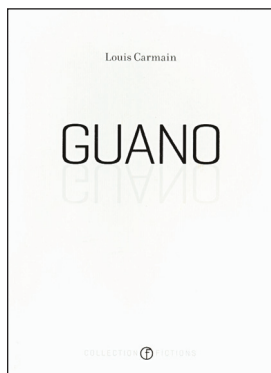


Mensonges

Christiane Duchesne
Boréal
Montréal, 2013,
224 pages

Violette, 10 ans, vit avec son arrière-grand-mère, qui en a 80, depuis la mort tragique et récente de ses parents. Dans ces nouvelles circonstances, la vieille femme sent l'urgence d'élucider un aspect mystérieux du testament de son père. C'est ainsi qu'elle entreprend, avec l'aide de la fillette, une petite course au trésor où viendront vite résonner des secrets du passé, sous la forme d'une histoire de contrebande d'alcool dans les années 1930 entre Bellechasse, le Témiscouata et la frontière américaine. Roman subtil et superbement écrit, *Mensonges* interroge avec brio le thème de la filiation, du poids et de la diversité des héritages. Christiane Duchesne (*L'homme des silences* et *L'île au piano*, 1999 et 2003) y fait entendre sa voix singulière, faite d'un mélange de gravité et de poésie du quotidien. L'auteur sera au salon mercredi, jeudi et dimanche.

C. D.

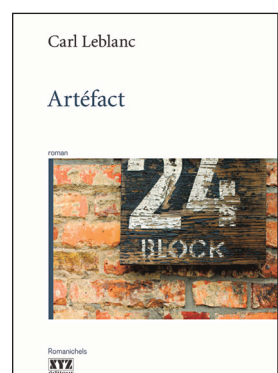


Guano

Louis Carmain
L'Hexagone
Montréal, 2013,
200 pages

Premier roman de Louis Carmain, *Guano* s'inspire d'une histoire lointaine et méconnue en y injectant une bonne dose d'invention et de poésie. Prenant prétexte des dettes du Pérou — que la jeune république sud-américaine refusait d'honorer tant que l'Espagne ne reconnaîtrait pas son indépendance —, la Couronne espagnole met sur pied en 1862 une expédition navale ambiguë au cours de laquelle le vieux pays finira par accaparer le contrôle de quelques cailloux du Pacifique. Et tandis que leurs pays s'affrontent, un homme et une femme entreprennent une drôle de valse amoureuse. Attirés l'un par l'autre, mais tous deux jaloux de leur liberté et campés sur leurs positions, Simón et Montse s'y frôlent sans jamais se percuter. Porté par une écriture très maîtrisée, *Guano* surprend par son originalité et témoigne d'une étonnante maturité.

C. D.



Artéfact

Carl Leblanc
XYZ
Montréal, 2013,
160 pages

Journaliste dans un grand quotidien de Montréal, François Bélanger voit sa vie bouleversée pendant une visite au musée de l'Holocauste par un artéfact: un petit carnet de vœux en forme de cœur, fabriqué, au péril de leurs vies, avec un peu de tissu et du papier volé par une douzaine de détenus du camp d'Auschwitz en 1944, pour souligner les vingt ans de l'une d'entre elles. Un miracle d'humanité dans l'œil de la terreur. Confrontée aussi à l'histoire d'un présumé criminel de guerre déporté en Ukraine, la quête du journaliste viendra vite prendre une autre dimension, tandis que son désir de savoir et de comprendre se heurtera au désir des victimes et de leurs descendants, tout aussi contradictoire, d'oublier en partie un passé trop lourd à porter. Avec *Artéfact*, son premier roman, le producteur et documentariste Carl Leblanc visite avec intelligence et sensibilité des zones d'ombre de l'Histoire et du cœur. L'auteur sera au salon jeudi, samedi et dimanche.

C. D.

Québec Amérique

LE SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL
DU 20 AU 25 NOVEMBRE 2013

STAND
532

VENEZ RENCONTREZ NOS AUTEURS

Québec Amérique
quebec-amerique.com

DU 20 AU 25 NOVEMBRE

venez nous voir au
SALON DU LIVRE DE MONTRÉALSTÉPHANE
ACHILLESARA DANIÈLE
BÉLANGER-
MICHAUDSYLVAIN
DAVIDMAUDE
DESCHÊNES-
PRADETCLAUDINE
DUMONTCARL
LEBLANCEVELYNE
LEDOUX-
BEAUGRANDDANIELLE
TRUSSARTANDRÉ
VANASSE

— STAND 146 —

XYZ
éditeur

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

L'avant-dernier lecteur

LOUIS
HAMELIN

Quelle sorte de lecteur suis-je devenu? J'ai déjà roulé à 50 pages par jour. *Ulysse* me prenait trois semaines, *Don Quichotte* trois ou quatre jours de plus. Une fois bien hameçonné, je pouvais engloutir un roman de 400 pages en deux jours. Disons-le, j'ai été le lecteur idéal, vivant seul, dans une maison de campagne dotée d'un poêle à combustion lente dans lequel, les nuits d'hiver, disparaissaient d'énormes bûches de bouleau à papier. J'avais deux vitesses sur ma transmission. Quand je me mettais en mode *lecture rapide* pour venir à bout d'un penum, j'avalais les paragraphes en diagonale comme un fou. Les pages s'envolaient.

Aujourd'hui, je me sens un peu comme Michael Jordan quand, au milieu de sa carrière, il a cessé de charger systématiquement le panier et pris l'habitude de lancer de plus loin. Résultat: moins de spectaculaires *slam dunks*, moins de coudes frottés dans l'œil ou enfoncés dans le plexus, mais toujours des points à la tonne et trois championnats supplémentaires. Ou bien John Elway lorsque, à la fin des années 1990, renonçant à sa stratégie préférée qui consistait à tenter la bombe à tous les deux jeux, il a commencé à remettre sagement le ballon à son demi étoile, Terrell Davis qu'il s'appelait, pour finalement gagner deux Super Bowls. J'apprends à doser mes efforts, voilà ce que je veux dire.

Un roman de 188 pages? Je suis preneur. 159 pages, note de l'auteur et postface comprises? Youpi!

J'aurais pu, par contre, me dispenser de lire *El ultimo lector* (la version française a conservé ce titre) de David Toscana en format poche: un livre minuscule affublé d'une jaquette au motif en trompe-l'œil pas particulièrement attrayant, mais c'est ma faute, aussi: j'avais raté, en 2009, la première sortie de ce roman mexicain repris par Zulma.

Cimetière

Difficile, à la lecture d'*El ultimo lector*, de ne pas repenser à *Des os dans le désert* de Sergio Gonzalez Rodriguez et à son pendant littéraire, *La partie des crimes*, quatrième livre du 2666 de Roberto Bolano. Difficile aussi, pour moi, de ne pas repenser à Guanajuato, c'est-à-dire à Guanajuato que j'ai visité il y a presque 30 ans, la paisible bourgade universitaire, avec ses blanches chapelles endormies au sommet d'un cirque de collines argentifères, et de ne pas comparer avec la même ville vue par le cinéaste Amat Escalante, auquel Odile Tremblay faisait écho dans *Le Devoir* du 15 octobre dernier: «magnifique ville centrale du Mexique à flanc de montagne, gangrenée par la corruption policière, les cartels de drogue, le viol et le meurtre des filles, comme tout l'État du même nom».

El ultimo lector n'aborde pas directement le thème de l'horrible «féminicide» dont la ville frontalière de Ciudad Juárez n'a été que le purulent épice, et dont Gonzalez Rodriguez faisait un dommage collatéral de l'omnipotence et de l'impunité des cartels. Pas plus, d'ailleurs, que le roman de Toscana ne se déroule à Guanajuato, même si, aux yeux du lecteur que je suis, il



DARIO LOPEZ-MILLS ASSOCIATED PRESS

Le roman de Toscana ne se déroule pas à Guanajuato, même s'il donne l'impression d'en émaner.

donne l'impression d'en émaner. Dans mon regard d'aspirant écrivain séjournant là-bas en 1984, l'ancienne capitale argentifère à demi souterraine semblait sommeiller entre les extrêmes thématiques représentés par deux de ses plus illustres points d'intérêt: le musée des momies; le musée iconographique de Don Quichotte. Ou l'imputrescible ricanement de cadavres recrachés par un sol gorgé de sels minéraux versus la noble silhouette immortalisée par le Livre.

La Bible, corrigée

Ce ricanement, cette silhouette, je les retrouve dans le livre de Toscana, à l'œuvre, dans la tendre chair de cette fillette retrouvée morte au fond d'un puits et dans le vide déontologique des polices rivales, comme dans l'abîme comblé de mots qu'il y a entre la vie et le papier, aussi indissolublement liés que le Bien et le Mal dans la Bible. Et parlant de cette dernière, voici ce que Lucio, le personnage central du roman, bibliothécaire veillant sur quelques rayonnages de livres pour ainsi dire abandonnés au milieu du désert et féroce censeur des facilités littéraires de l'époque, en a à dire d'un point de vue strictement critique: «[...] il lui semble que ce serait un excellent livre, si seulement on avait effectué un meilleur travail d'édition.» De l'œil impitoyable du réviseur, il se permet de corriger, ici et là, les pléonasmes et les redondances dont le Texte Sacré est farci: «Au commencement Dieu créa les cieux et la terre. [...] Pourquoi préciser que le commencement est le commencement? Il raye les deux premiers mots...» «Excuse-moi, lance Lucio au Créateur de toutes choses, mais tu es loin d'être parfait, du moins comme auteur. Ici même, sur ces étagères, j'ai beaucoup d'auteurs qui ont fait mieux que toi.»

Au-delà de la farce désopilante, cet exercice de réécriture et ces commentaires critiques sont peut-être moins innocents qu'il n'y paraît. Comme si une des missions dont s'était investi cet érudit

brouillé avec la réalité et bibliothécaire sans lecteur était de nous rappeler que le roman est bien cette forme irrespectueuse par définition, capable d'agir comme antidote à tous les fondamentalismes. La lecture de la réalité mesurable, chiffirable, marchandable comme unique vision du monde possible n'étant alors, il faut bien le dire, qu'un intégrisme de plus.

On doit à ce bibliophage enragé quelques belles formules: «Un livre d'histoire parle de choses qui sont arrivées, tandis qu'un roman parle de choses qui arrivent.» Comme Quichotte, il oppose l'interprétation livresque aux évidences du réel, meuble de références littéraires les énigmes du quotidien. Mais de la fabrication du récit à la fabrication de preuves, le pas est aisément franchi, et la littérature, ici, ne sert pas seulement à juger, mais aussi à sauver ou à condamner, avant qu'une police de ripoux semi-militarisés aux méthodes d'une indiscutable efficacité se charge de cette ultime création littéraire que sont les aveux...

L'intertextualité est, dans *El ultimo lector*, complètement assumée, entre autres par l'incorporation d'extraits d'ouvrages lus et cités dans la trame même du texte, sans guillemets, tirets, sauts de ligne ou autre artifice syntaxique. J'ai lu ce bref ouvrage dans ce qui sera bientôt le dernier foyer de résistance de la lecture du roman imprimé sur papier: au lit. Parfois, trois ou quatre soirs se passaient sans que je l'ouvre. Ensuite, je devais me faire violence (j'exagère peut-être un peu) pour le reprendre sur ma table de chevet et retrouver ma page. Je lisais 12, 10, 8 pages... Ou 5, ou... Lzzzzz.

EL ULTIMO LECTOR
David Toscana
Traduit de l'espagnol par
François-Michel Durazzo
Zulma
Paris, 2013, 188 pages

À surveiller cette semaine
au Salon

Mercredi

Discussion pour les ados sur l'anorexie avec les auteurs Geneviève Piché et Simon Boulérice. À 11 h 45.

Jeudi

Cours de maître de Dany Laferrière sur la littérature et le cinéma. Notre Prix Médicis 2009 (*L'énigme du retour*, Boréal) parlera d'adaptation littéraire. À 16 h.

L'art de déposer un manuscrit auprès des éditeurs, pour les aspirants plumeurs, avec l'auteure Marie-Hélène Poitras et l'éditeur chez Boréal Jean Bernier. À 17 h 30.

La littérature se livre: aux quatre coins du Salon, 70 auteurs lisent de courts extraits de leurs textes. De 18 h à 18 h 45.

Vendredi

L'impact des médias sociaux et d'Internet sur la famille, l'école et la société. Une table ronde entre enseignants, journalistes et parents. À 13 h.

Entretien avec le collectionneur d'art et auteur Bernard Landriault. Quelles démarches, réflexions et questions dans un parcours d'amateur d'art. À 13 h 45.

50 ans de Parti pris: discussion sur l'héritage de la revue *Parti pris*, disparue en 1968, avec Jacques Pelletier, coordonnateur de l'anthologie (*Parti pris. Une anthologie*, Lux), le cofondateur Jean-Marc Pottier et Jonathan Martineau, auteur. À 14 h 30.

Le Québec du début du XX^e siècle revivra dans cette discussion avec les auteurs de romans historiques Pierrette Beauchamp, Robert W. Brisebois, Jean-Pierre Charland et Louise Tremblay-D'Essiambre. À 15 h.

Le rôle social des bibliothécaires: table ronde et présentation des programmes des bibliothèques publiques. À 15 h 15.

Origine de la littérature fantastique, depuis *Bilbo le Hobbit*. À 15 h 30.

«Nous sommes tous des sauvages»: les auteurs Joséphine Bacon, Natasha Kanapé Fontaine, Laure Morali et Jean Désy disent l'émergence de la littérature des Premières Nations. À 16 h.

L'inspiration haïtienne chez les écrivains québécois et antillais: table ronde avec les auteurs Tony Delsham de la Martinique, Jan J. Dominique d'Haïti et le professeur de littérature Thomas C. Spear. À 16 h 15.

Femmes en politique, d'hier à aujourd'hui: analyse de la relation entre la politique, l'histoire et les femmes avec les auteures Micheline Dumont, Marie-Eve Surprenant et Mylène Bigouette et certains militants. Avec notre rédactrice au *Devoir* Josée Boileau à l'animation. À 17 h.

Pourquoi l'histoire oublie-t-elle certains de ses personnages? Discussion avec les auteurs Jacques Côté et Marjolaine Saint-Pierre. À 18 h 45.

Les 10 ans des éditions Sémaphore, avec les auteurs de cette belle maison, dont Jonathan Harnois, Simon Boulérice, Myriam Bouchard et Hélène Ferland, entre autres. À 19 h 15.

Pour la programmation complète:
www.salondulivredeMontreal.com

SIGNATURES (stand Flammarion)

- vendredi 17 h 30 à 19 h 30
- dimanche 15 h à 18 h

RENCONTRE (Espace Archambault)

Entre Josée Blanchette et Diane Lavoie (*Tremblement de mère*) animée par Éric Salvail et entrecoupée de lectures de Chantal Fontaine

- dimanche 16 h 30

JOSÉE BLANCHETTE

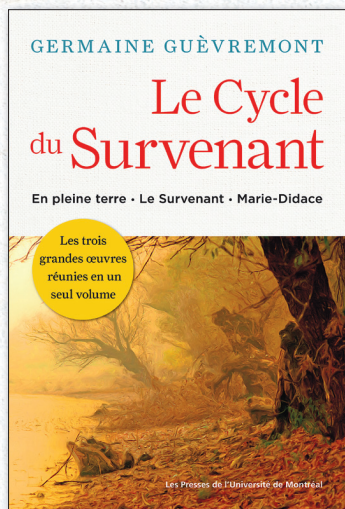
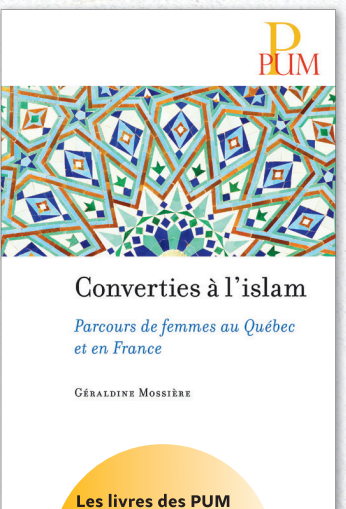
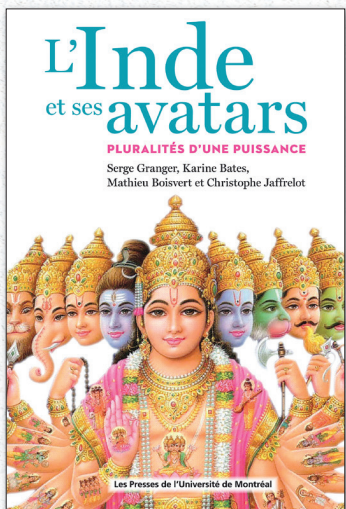
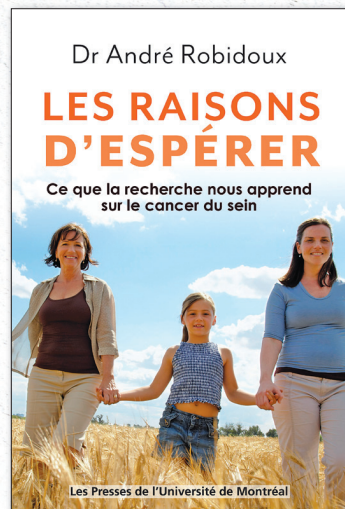
SANS
MÉNAGEMENT
(confidences)Flammarion
Québec

208 PAGES + PHOTOS COULEUR



Les Presses de l'Université de Montréal

LE SAVOIR À LA PORTÉE DE TOUS



Les livres des PUM
sont aussi disponibles
en version numérique
à 50% du prix papier.

www.pum.umontreal.ca

Venez rencontrer nos auteurs au stand 260

Université
de Montréal

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

ENTREVUE

Le (nouveau) coup de crayon de Rogé

AMÉLIE GAUDREAU

Il y a de ces traits de crayon que l'on reconnaît sans se poser de questions. C'est le cas de celui de Rogé, de son vrai nom Roger Girard, illustrateur (et parfois auteur) d'albums à succès s'adressant aux apprentis lecteurs, tels *Le roi de la patate* (Prix jeunesse des libraires en 2011) et *Le monsieur qui aimait trop lire* (Prix du Gouverneur général en 2006).

On retrouve son trait dans la série d'albums mettant en vedette Tyrano, qui viennent tout juste de paraître aux éditions de la Bagnole, après un premier tirage des deux premiers tomes en 2007 et 2008. Il s'avère toutefois méconnaissable dans deux recueils de poèmes d'enfants de contrées lointaines, aussi publiés à la Bagnole: *Haïti mon pays* (2010) et le tout récent *Mingan, mon village*, récompensé du Prix jeunesse des libraires 2013 dans la catégorie des 5-11 ans.

Changer de voix et de voix

De l'aveu de cet invité d'honneur du Salon du livre de Montréal, ces deux titres lui ont permis d'assouvir un «*désir de créer différemment*». «*J'ai illustré une vingtaine d'albums avec le même style. J'aime ces livres, je suis très content de les avoir faits. En dedans de moi, il y avait autre chose qui voulait s'exprimer, admet le dessinateur qui a d'abord travaillé en publicité. Quelque chose de plus sérieux, de plus adulte.*» Ce «*quelque*



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Rogé, dont on reconnaît le coup de crayon dans la série *Tyrano* aux éditions de la Bagnole, est passé de la publicité à la littérature jeunesse.

chose» a surgi dans ces deux ouvrages écrits par des enfants du primaire, par lesquels Rogé souhaitait «*donner une voix aux enfants parce qu'on ne les entend pas, à moins d'en avoir*».

Il voulait également briser les préjugés qui collent aux régions d'origine des jeunes auteurs. «*Ce sont des endroits sur lesquels on entend des choses négatives. J'avais envie de faire un projet qui, à l'inverse, était positif*». Les deux ouvrages se rejoignent, entre autres dans les thèmes abordés, dans cette «*poésie*

qui ressemble parfois à des haïkus».

Ce sont les regards des enfants, dont il avait en main les photographies pour le projet haïtien et qu'il a croqués sur le vif quand il s'est rendu à Mingan, qui l'ont inspiré. Là-bas, il dit avoir rencontré des enfants «*qui rient beaucoup, assez lumineux*» dans «*une école joyeuse*». L'illustrateur espère que les lecteurs se laissent toucher par ces portraits, qu'ils puissent entrer dans l'univers des auteurs en herbe «*à travers leurs yeux*». Un dernier album de ce type

est en chantier avec des enfants de Montréal, nous révèle celui qui dit ne pas «*aimer trop s'éterniser sur un sujet: trois livres, c'est un beau chiffre*».

Jeux de mots

L'autre trilogie de la bibliographie de Rogé, c'est celle qu'il a concoctée avec Gilles Chouinard, ex-professeur à l'Université Laval, ex-collègue dans le monde de la publicité et ami, qui a eu l'idée de l'histoire de *Tyrano nez rouge*, en trouvant d'abord ce titre au calembour savoureux, en lui demandant d'illustrer cette «*préhistoire de Noël*» d'abord publiée en 2007.

Succès «*tyranesque*»: 12 000 exemplaires ont trouvé preneur. Le tandem a poursuivi dans cette veine généreuse l'année suivante avec *Tyrano de Bergerac*, une *préhistoire d'amour*, très librement inspiré, on le devine, de la pièce d'Edmond Rostand. *Tyrano*, une *préhistoire d'intimidation* vient fermer la marche en 2012.

Pendant le Salon du livre, le duo de créateurs s'entretenra avec son jeune public du travail d'équipe sur cette trilogie rigolote, qui sait charmer les petits et grands — grâce aux références culturelles qu'eux seuls peuvent décoder, autant dans le texte que les illustrations. Rogé avoue avoir embarqué «*avec plaisir*» dans cette aventure parce qu'il savait que les enfants adorent les dinosaures, une espèce qu'il n'avait pas vue souvent dans les livres



jeunesse, beaucoup moins que les populaires monstres et fées...

L'ex-publicitaire, qui s'est retrouvé dans le milieu littéraire jeunesse «*par hasard*», rompu à ce type d'exercice grâce aux tournées d'écoles auxquelles il a participé, appréhende avec bonheur les questions «*habituellement toutes fraîches et agréables*» des jeunes lecteurs. Et souhaite qu'il leur reste «*une émotion, une idée*», une fois qu'ils ont refermé le livre. Quelque chose de durable.

L'illustrateur sera en séance de signatures au salon du mercredi au dimanche.

Le Devoir

À surveiller cette semaine pour les petits au Salon

Mercredi

Confidences d'écrivaine et d'illustratrice, respectivement de Fanny Britt et d'Isabelle Arsenault, le tandem derrière le très bel album *Jane, le renard et moi* (La Pastèque) bardé de prix et célébré par le *New York Times*, rien de moins! Pour les 9 ans et plus, à 10h30. **Incursion dans l'univers de Laurent Sansoucy** (Michel Qunitin), de son chien Pot de colle et compagnie avec l'auteur Yvan DeMuy et l'illustrateur Jean Morin. Pour les 9 à 12 ans, à 12h30.

Jeudi

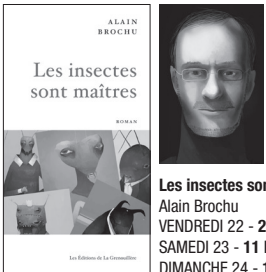
L'invitée d'honneur Marie-Francine Hébert se confie et discute de son album *Tu me prends en photo* (Les 400 coups). Pour les 10 ans et plus, à 11 h. **Geneviève Després** parle de l'album *Le petit chevalier qui n'aimait pas la pluie* (Image), petit bijou qu'elle a illustré et qu'elle cosigne avec Gilles Tibo. Pour les 6 ans et plus, à 11h30. **Dav Pilkey, créateur de Capitaine Bobette**, une série de bandes dessinées (Scholastic) qui aborde la délicate question de l'intimidation, ultrapopulaire chez les garçons (en 22 langues!), s'arrête au Salon! Pour les 7 à 10 ans, à 12 h. Pour la programmation complète: www.salondulivrede-montreal.com

Tout ce qui grouille, grenouille, scribouille changera le monde

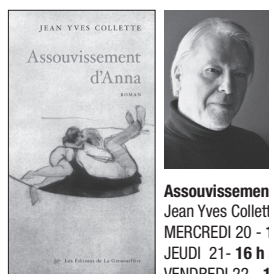
Venez rencontrer nos auteurs au Salon du livre de Montréal



Un vernis de culture
France Boisvert
VENDREDI 22 - 19 h à 20 h
SAMEDI 23 - 19 h à 20 h
DIMANCHE 24 - 15 h à 16 h



Les insectes sont maîtres
Alain Brochu
VENDREDI 22 - 20 h à 21 h
SAMEDI 23 - 11 h à midi
DIMANCHE 24 - 11 h à midi



Assouvissement d'Anna
Jean Yves Collette
MERCREDI 20 - 16 h à 17 h
JEUDI 21 - 16 h à 17 h
VENDREDI 22 - 16 h à 17 h



Ne calme pas les dragons
Jean-Marc Desgent
JEUDI 21 - 11 h à midi
et 15 h à 16 h
VENDREDI 22 - 11 h à midi
SAMEDI 23 - 16 h à 17 h



Je suis un chien
Louis-Philippe Hébert
JEUDI 21 - 14 h à 15 h
VENDREDI 22 - 14 h à 15 h
SAMEDI 23 - 14 h à 15 h



Visite la nuit
Caroline Legoux
VENDREDI 22 - 15 h à 16 h
SAMEDI 23 - 15 h à 16 h
DIMANCHE 24 - 13 h à 14 h



Histoires sans Dieu
Karine Rosso
VENDREDI 22 - 13 h à 14 h
SAMEDI 23 - 13 h à 14 h

Les Éditions de La Grenouillère
C. P. 67, Saint-Sauveur-des-Monts QC J0R 1R0
www.delagrenouillere.com

Salon du Livre de Montréal
Du 20 au 25 novembre 2013
Stand Dimédia - 100

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

Stand 100

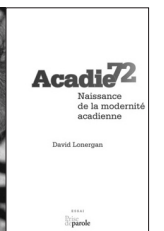


SUZANNE F. CHARRON
Joe LaFlamme
L'indomptable dompteur de loups
Tout un personnage!
Il mérite d'être porté à l'écran.

MARGUERITE ANDERSEN

La mauvaise mère

Au terme de l'écriture, un constat: «Le choc de découvrir à la fin de mes confessions que mon plus grand défaut a été de me taire, en famille, alors que j'ai la parole facile.»



DAVID LONERGAN
Acadie 72
Naissance de la modernité acadienne
Un regard sur ce qui a fait de 1972 l'année culturelle de référence en Acadie.

ROSE DESPRÉS

Vraisemblable

«Rose Després est la voix féminine la plus importante en poésie acadienne.»
— DAVID LONERGAN

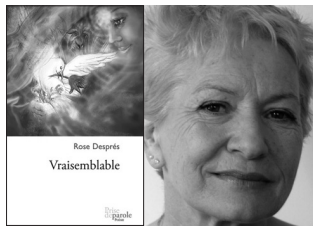
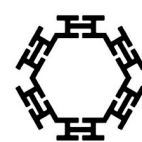


Table ronde

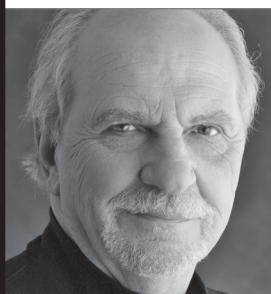
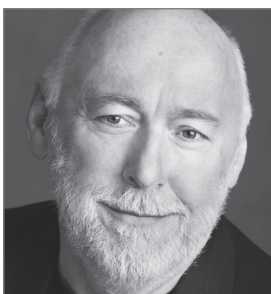
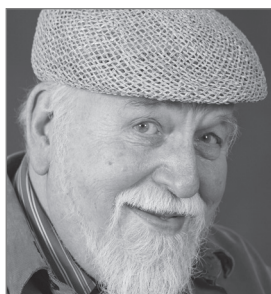
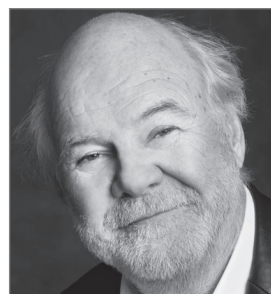
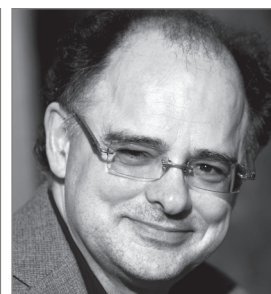
Le samedi 23 novembre à 16h15

L'auteurs par la plume. Comment faire pour que son écrit devienne une passerelle entre l'ici et l'ailleurs? Avec les auteurs: Marguerite Andersen, Paul Savoie et Lise Gaboury-Diallo. Animation: Catherine Voyer-Léger.

Consultez tous les détails des séances de dédicace en ligne au: www.salondulivrede-montreal.com/Signature.asp

40 ANS
Prise de parolewww.prisedeparole.caInvité d'honneur
DU SALON DU LIVRE
DE MONTRÉAL
2013Pierre
OuelletPORTRAIT
DE DOSl'Hexagone
écrivainDes légendes de l'enfance aux
mythes des années 60: une
mémoire réinventée60 ans
l'Hexagone - depuis 1953

DU 20 AU 25 NOVEMBRE

venez nous voir au
SALON DU LIVRE DE MONTRÉALROBERT W.
BRISEBOISJEAN-PIERRE
CHARLANDJEAN-CLAUDE
GERMAINELISE
LAGACÉDANIEL
LEMIREMICHEL
NOËLJEAN-JACQUES
PELLETIERLOUISE
PORTAL

- STAND 146 -

Hurtubise

www.editionshurtubise.com

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

Comment forcer le trait

Les prix sont-ils des machines à rétrécir les écrivains, comme l'écrit un confrère belge? Derrière ou devant le projecteur, les vrais «moi» et les faux «je» se disputent la pose. Un livre primé vaut-il mieux qu'un autre? Voici trois autobiographies pour tenter d'y répondre.

GYLAINE MASSOUTRE

Dans une critique célèbre de la société du spectacle, Guy Debord écrivait: «*Le vrai est un moment du faux.*» Il réfutait ainsi le fétichisme aliénant de la marchandise et ses valeurs inversées. Force est d'admettre que le spectacle de soi a pris de la vigueur jusqu'au vertige.

À quatre mains

Chloé Delaume est une voix forte de l'écriture féminine. Franco-Libanaise, née en 1973 et renommée Nathalie Dalain lorsqu'elle arrive en France, à 5 ans, elle voit son père tuer sa mère cinq ans plus tard; il se suicide aussitôt. Ce drame, son identité malmenée, sa vie en foyers, ses études de lettres, puis sa musique, elle les vit à travers des performances, un style *live*.

Depuis 2000, à ce qui la taraude, elle répond par l'auto-fiction dans divers genres. Jeux vidéo, musique, scène, elle expérimente la *fan fiction*, la création radiophonique, virtuelle, alternative. Sa voix tonitruante, aussi bouleversante que jadis Janis Joplin, la fait remarquer. En 2012, elle signe son 20^e ouvrage, *Une femme avec personne dedans*, un bouquet d'émotions.

Elle a obtenu le prix Décembre dès 2001 et fait l'objet d'un colloque à Cerisy; mais elle s'adonne aussi au suicide à répétition. Dans *Où le sang nous appelle*, Delaume et son partenaire de vie, l'écrivain Daniel Schneidermann, dévoilent un

nouveau fait divers sanglant. L'oncle de Delaume, Georges Ibrahim Abdallah, leader des Fractions armées révolutionnaires libanaises, communiste propalestinien incarcéré en France depuis 1984 et condamné à vie pour attentats, serait libérable.

L'ouvrage campe à quatre mains le voyage du couple au Liban, dans la sanglante famille paternelle. Face à ce clan, autant avoir les idées claires. Observer, puis lutter: «*Le hasard n'existe pas plus que la vérité. Fiction contre fiction, chimère contre chimère, ça ne peut plus être ma guerre. Dans le réel, écrire. Plus loin. Donc, inventer.*» Nul doute, elle sort de ce repaire d'esprits forts et violents; de la guerre civile; du chaos d'un amour ravageur. Interrogeant la réciprocité, depuis les fractures qui lui ont tenu lieu de berceau, elle livre la seule issue possible, le pardon.

Et moi et moi et Moix

Il a eu le prix Renaudot 2013 pour *Naissance*. Si ce prix le tordait dans la machine à rétrécir, gageons qu'il laisserait sur pied un pan de forêt..., car au nombre de pages, 1147, cette épopée est contre nature! Moix, sa majesté au pluriel, y dégoise son enfance orléanaise, délayée en dix parties maigres en alinéas. Enfant non désiré d'un couple qui ne s'entendait pas, du moins sur lui, qui le leur rendit bien, il se rattrape avec cette performance extravagante, luxueuse parodie sur un thème valable



Chloé Delaume

BERTRAND GUAY AGENCE FRANCE-PRESSE



Yann Moix

ERIC FEFERBERG AGENCE FRANCE-PRESSE



Régine Deforges

DAMIEN MEYER AGENCE FRANCE-PRESSE

mais banal: comment survivre à ses parents.

Curieusement, ce qui gêne ici, outre l'infatuation, c'est la lenteur artificielle, le retardement évident à survivre au malheur d'être né. Comment y croire, à cet impossible épuisement de la réalité par le langage, à ce nirvana qui invoque Bataille et Spirou dans la même page?

Ce qui vous attend est une logorrhée: «*Nous respectons*

trop nos mères. Nous devrions davantage les frapper, les violer, les humilier. Leur déféquer sur le visage — nous ne déféquons pas suffisamment sur nos génitrices. [...] De quelle manière leur faire endurer le plus sûrement un supplice dont elles ne pourront jamais se remettre?» Eructations multiples.

Ce fatras est-il à lire? Qu'on nous donne la scène appropriée pour en juger! On verra si ses multiples manières de raconter,

entre un pastiche de James Joyce et un de Philippe Sollers, méritent d'aboutir au solo délirant qui les motive. De géniaux interprètes ont bien fait vivre Antonin Artaud et Pierre Guyotat, Jean-Pierre Ronfard et son *Vie et mort du roi boîteux*, près de 15 heures de théâtre avec 253 personnages, et seulement deux volumes totalisant 527 pages... Arnaqueur! écrivait-on de Moix dans *Les Inrockuptibles*. Complaisant. Insis-

tant. Possessif. Biblique. Le gros *Bibi* de Victor-Lévy Beaulieu, quète folle et drolatique éditée chez Grasset, comme Moix, tenait en 593 pages. Peuchère, la moitié!

Forcément fortissimo

L'enfant du 15 août repose, comparé à tout cela. Jadis bien audacieuse, avec ses publications érotiques, Régine Deforges a l'air sage, avec ses presque huit décennies dites de A à Z. Utile, pourtant, que de retracer la route accidentée, sulfureuse, mais reconnue de la jurée durant 22 ans du Fémina.

Plus souvent brûlée que primée, elle a appartenu à une élite, amante de l'éditeur Jean-Jacques Pauvert, épouse de Wiaz, fils de François Mauriac. Elle revient, bien entendu, sur sa publication d'Aragon, *Le con d'Irène*, saisi par la censure en 1968, sur les Louÿs, Mandiargues, Aury, Guibert et autres qu'elle publia. Mains outrages aux bonnes mœurs semblent désormais anecdotiques, mais le féminisme qu'elle revendique lança un train de réformes dans les mentalités.

Collaboratrice
Le Devoir

OÙ LE SANG NOUS APPELLE

Chloé Delaume et Daniel Schneidermann
Seuil
Paris, 2013, 362 pages

NAISSANCE

Yann Moix
Grasset
Paris, 2013, 1147 pages

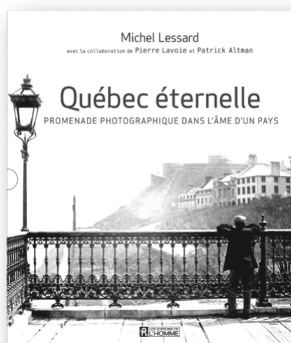
L'ENFANT DU 15 AOÛT

Régine Deforges
Robert Laffont
Paris, 2013, 474 pages

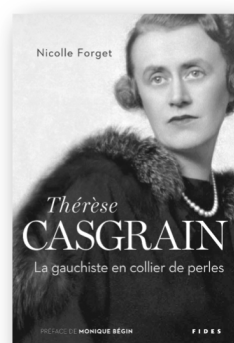


Le bonheur d'offrir...

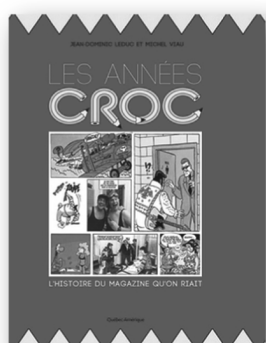
des écrits et des images typiquement de chez nous!



Québec éternelle
Michel Lessard



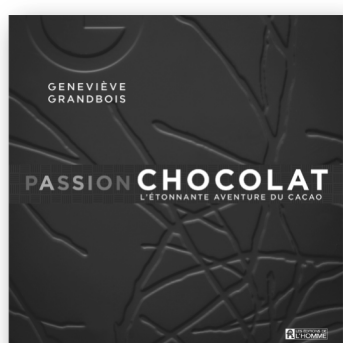
Thérèse Casgrain
Nicole Forget



Les années Croc
Jean Dominic Leduc et Michel Viau



Les enfants de la bulle
Tristan Demers



Passion Chocolat
Geneviève Grandbois



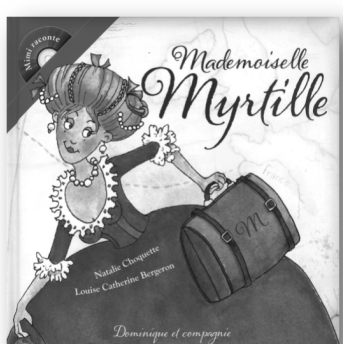
La bible des accords
mets et vins
France de Palma



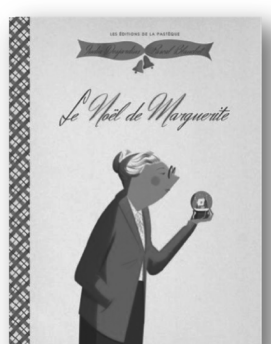
Le carnet rouge
Josée di Stasio



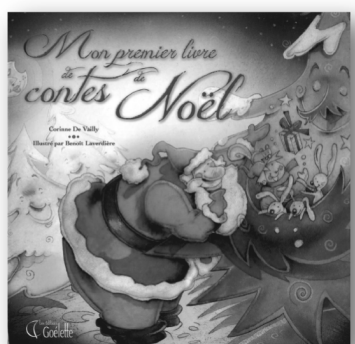
Les soupes / Les desserts
de Crudessence
David Côté et Mathieu Gallant



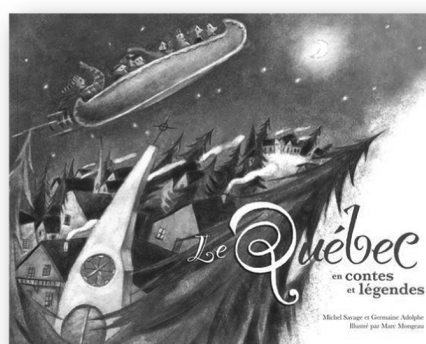
Mademoiselle Myrtille
Nathalie Choquette



Le Noël de Marguerite
India Desjardins



Mon premier livre
de contes de Noël
Corinne de Vaillay



Le Québec en contes et légendes
Michel Savage et Germaine Adolphe



Livres numériques
www.parchemin.ca

Procurez-vous notre carte-cadeau!



Visitez
notre site Web



Suivez-nous

Le Parchemin
DEPUIS 1966

www.parchemin.ca

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

Sous l'empire des escrocs

Notre critique du dernier prix Goncourt

Plébiscité par les libraires, la critique, les lecteurs et les jurys, *Au revoir là-haut* s'est vu décerner le prix Goncourt, au douzième tour de scrutin. Présentation d'un livre au ton jubilatoire.

GUYLAINE MASSOUTRE

Il est passé, le temps où le Goncourt allait à des auteurs aussi exigeants que Pascal Quignard (*Les ombres errantes*, 2002), Jean Echenoz (*Je m'en vais*, 1999), Jean-Jacques Schuhl (*Ingrid Caven*, 2000) ou Atiq Rahimi (*Singé sabour. Pierre de patience*, 2008). Ces choix n'ont fait la fortune ni des éditeurs ni des libraires.

Ce prix, il est vrai, reflète un éventail de goûts. Y figurent des auteurs de polars, Jean-Pierre Amette (*La maîtresse de Brecht*, 2003) et maintenant Pierre Lemaître, couronné pour *Au revoir là-haut*. Débutant juste avant l'armistice de 1918, ce roman raconte l'amitié entre deux poilus qui s'épaulent pour survivre.

Dès la fin de la guerre commencent les affaires louches, les commerces invraisemblables et les rencontres plus ou

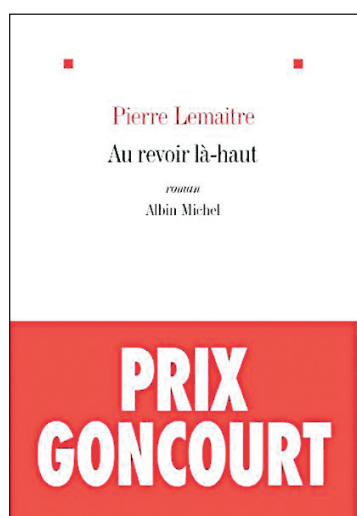
moins hasardeuses avec les profiteurs de guerre. Comment un changement d'identité entraîne une arnaque nationale, c'est une énigme du roman, due au fait que les familles réclament leurs morts et que les communes leur érigent des monuments.

L'histoire nationale

Chaque village français a son monument aux morts. A

qui ces stèles commémoratives parlent-elles cent ans plus tard, alors que la France commémorera bientôt la Première Guerre mondiale? Ces obélisques marquent étrangement le paysage. Lemaître s'en saisit dans des pages rocamboliques, détachées et drôles. Il en fait une affaire toute française, émaillée

de corruption et de maigouilles; comme chez Balzac, l'ambition joute la naïveté, et la justice, les aléas du moment.



Découvrant le négoce de la mort à la démobilisation, Lemaître bouscule l'action. Tout s'y noue et s'y dénoue promptement. Loin du beau et mélancolique *14* d'Echenoz, les embrouilles donnent le punch littéraire. Ses personnages, sans épaisseur, sont de pied en cap dotés d'un caractère. Fi des romans où le désir d'exprimer la souffrance consiste à parler de le faire sans en rien faire! Tout est fresque et silhouettes, découpées comme la gueule cassée qui tient le fil principal.

Lemaître ne désire pas la trépidation, il la martèle. Il n'évoque pas l'enfer social, il dit l'ambition, la sottise, la malversation, la manipula-

tion. Il anime des garçons sans scrupules, mais dégourdis. Ces Javert, ces Jean Valjean, héros manichéens de l'aventure classique, ont le panache d'un style humoristique et franc. La mort est la mort, pas une métaphore.

Petits et grands trafics

Cette guerre n'a que peu de rapport avec la suivante. Cette turpitude-là semble ne plus nous concerner, tant les conflits ont changé. Cette société est pourtant éternelle, avec ses soldats refoulés à leur retour de guerre, ses crapules et ses extorqueurs puissants, ses justiciers rendant des sentences. Lemaître les couvre de cynisme ou leur oppose ses redresseurs de torts. Trafic de reliques, trafic de cadavres, trafic d'organes, où est la différence?

La vraisemblance fictive prend donc appui sur l'Histoire, mais Lemaître y puise largement matière à invention. Dans la postface, le romancier fait un clin d'œil à ses devanciers: «*Au fil du texte, j'ai emprunté ici et là à quelques auteurs: Émile Ajar, Louis Aragon, Gérard Aubert, Michel Audiard, Homère, Honoré de Balzac, Ingmar Bergman, Georges Bernanos, Georges Brassens, Stephen*



ILLUSTRATION PHILIPPE GIRARD

Le lauréat du Goncourt, Pierre Lemaître

Crane...», sans oublier Louis Guilloux et son roman sur cette guerre, *Le sang noir* (1935).

Excellent divertissement, ce roman met en acte une narration sans prétention et efficace. La vérité est dans les détails. La grande Histoire? Affranchis, convaincus, infidèles, rebelles, malins, égoïstes, crimi-

nels, imposteurs et soldats abîmés, ils donnent le ton et l'émotion.

Collaboratrice
Le Devoir

AU REVOIR LÀ-HAUT
Pierre Lemaître
Albin Michel
Paris, 2013, 567 pages

Également disponible en version numérique

www.editionsxyz.com

Milena Michiko Flašar

Je l'appelais Cravate

Un banc de parc, un jeune hikikomori et un fonctionnaire.

Je l'appelais Cravate

Milena Michiko Flašar

lettres québécoises REVUE fondée en 1976

La revue de l'actualité littéraire

La seule revue ENTièrement consacrée à la **LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE.**

Abonnement papier et électronique: www.lettresquebecoises.qc.ca

Suivez-nous sur Facebook

Roman
Traduction
POLAR
RÉCIT
Nouvelle
POÉSIE
Études littéraires
CONTE
Actualité

PRIX littéraire DES COLLÉGIENS

FINALISTES ÉDITION 2014

Artéfact
Carl Leblanc
XYZ Éditeur

Chanson française
Sophie Létourneau
le Quartanier

Guano
Louis Carmain
l'Hexagone

Mensonges
Christiane Duchesne
Boréal

Nina
Patrice Lessard
Héliotrope

www.prixlitterairedescollégiens.ca

LE QUARTANIER
— 10 ANS —

AU SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL
DU MERCREDI 20 AU LUNDI 25 NOVEMBRE 2013
STAND NUMÉRO 100 (DIMEDIA)

LES AUTEURS PRÉSENTS AU SALON

Samuel Archibald • Raymond Bock • Philippe Charron • Jean-François Chassay • Alain Farah • Karine Hubert • Annie Lafleur • David Leblanc • Sophie Létourneau • Alexie Morin • Marc-Antoine K. Phaneuf • Éric Plamondon • Pierre Popovic • Patrick Roy • Franz Schürch • Michaël Trahan • David Turgeon

POURQUOI BOLOGNE
d'ALAIN FARAH, finaliste au GRAND PRIX DU LIVRE DE MONTRÉAL

CHANSON FRANÇAISE
de SOPHIE LÉTOURNEAU, en lice au PRIX LITTÉRAIRE DES COLLÉGIENS

HORAIRE DES DÉDICACES
WWW.FACEBOOK.COM/LEQUARTANIER

INFORMATION & DIFFUSION :
WWW.LEQUARTANIER.COM / WWW.DIMEDIA.COM

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

L'armée, façon Paolo Giordano

GILLES ARCHAMBAULT

Point n'est besoin d'affectionner les romans dits de guerre pour trouver de l'intérêt à la lecture du roman de Paolo Giordano intitulé *Le corps humain*. Le romancier de *La solitude des nombres premiers*, roman paru en français en 2009, succès mondial, suivi d'une adaptation au cinéma, situe l'action de son roman dans le désert en Afghanistan, mais il ne s'agit en rien d'un récit dans lequel la bravoure militaire serait décrite, encore moins louangée. À aucun moment la situation de ces jeunes gens plongés dans une opération militaire ne nous est présentée autrement que ce qu'elle est: c'est-à-dire absurde, improvisée, probablement inutile.

D'entrée de jeu, le lecteur apprend qu'on le convie à une autopsie de la guerre. L'exergue d'Erich Maria Remarque tiré d'*À l'Ouest, rien de nouveau* (1929) donne le ton: «*Et même si on nous le rendait, ce paysage de notre jeunesse, nous ne saurions en faire grand-chose.*» De tout temps, les politiciens va-t-en-guerre ne se sont pas souciés d'envoyer au combat des hommes à peine sortis de l'adolescence.

Bataillon

C'est pour dénoncer cette infamie que Giordano a choisi son titre. Qu'est la guerre sinon une possible et probable mutilation ou destruction du corps? Et de ce qu'on appelle encore l'âme?

«*Au cours des années qui suivent la mission, ses participants s'ingénierent à rendre leur vie méconnaissable au point d'entacher d'une lumière fausse, artificielle. Les souvenirs de leur existence et d'en arriver à croire que ces événements ne s'étaient*



L'auteur de *La solitude des nombres premiers* a foulé le tapis rouge de Venise pour le visionnement de l'adaptation cinématographique. Bien loin du glamour des festivals de films, son plus récent roman, *Le corps humain*, fait l'autopsie de la guerre dans le désert afghan.

ALBERTO PIZZOLI AGENCE FRANCE-PRESSE

pas réellement produits ou, du moins, ne les concernaient pas.» La mission en question s'est déroulée en plein désert. Elle s'est soldée par un échec. Pire encore, elle a marqué pour la vie ceux qui y ont participé. Car aucun entraînement ne prépare à la guerre ceux qui n'en font pas un métier.

Le peloton appelé «Charlie» est envoyé en mission de paix en Afghanistan. Le forment des individus à la personnalité fort diverse que le romancier nous rend attachants. Il y a Egitto, le médecin un peu trop abonné aux médicaments, Céderna le vantard, Zampieri la brave fille, Torsu à la santé fragile, René l'adjudant, bien d'autres. Il ne s'agit aucunement

d'une thèse antiguerre dans laquelle des fantoches ne serviraient qu'à illustrer le point de vue de l'auteur. Bien au contraire, chaque personnage a son histoire. Ce qu'il emporte avec lui dans ce campement éloigné, ce sont ses souvenirs, des images des êtres qu'il a laissés derrière lui et qu'il espère ou non retrouver.

Paolo Giordano, né en 1982, est docteur en physique théorique. Son roman, il en a eu l'idée en accompagnant en Afghanistan une opération militaire. Est-ce sa formation scientifique qui l'a aidé dans la construction si précise dans laquelle tous les éléments paraissent être à leur juste place? Une chose est certaine, il sait il-

lustrer des états d'âme, faire monter un suspense et rendre animée la description d'une vie militaire d'une banalité à pleurer. Il n'y a pas de place pour l'héroïsme dans un quotidien fait de mesquineries, de trivialités diverses, de petites et grandes peurs, d'espoirs le plus souvent trahis.

Soldats et moutons

«*Ah! que la vie est quotidienne*», disait Jules Laforgue. La routine au campement militaire n'a rien de réjouissant. L'hygiène y est à peine respectée, la nature environnante est à la fois inconnue et hostile. Les soldats correspondent avec la femme aimée ou non qu'ils ont laissée en Italie, échantent des

propos sur Internet avec des compagnes virtuelles, font l'amour avec une Zampieri qui n'attend des étreintes que le plaisir physique. Bref, on ne vit pas, on est en attente. En attente de quoi? On l'ignore. Il y a bien l'expédition éventuelle, mais il ne s'agit en rien de l'espoir de l'arrivée d'une guerre qui apportera la gloire, comme le décrit Dino Buzzati dans *Le désert des Tartares*. La condition militaire apparaît comme subie, au mieux un intervalle dans une vie.

Quand arrive le jour de l'expédition, on redoute de tomber sur des mines que les talibans, terrés dans leurs repaires montagneux, ont semées un peu partout. Il y a bien quelques

forts en gueule qui s'imaginent qu'est arrivé le moment de s'illustrer, mais plus généralement, on a la frousse de laisser sa peau pour une cause mal identifiée. L'opération tourne au désastre. Rien ne fonctionne comme prévu. Le convoi se heurte à un troupeau de moutons, c'est l'hécatombe. Il y aura commission d'enquête, blâmes, accusations.

Pour le lieutenant Egitto, le personnage le plus fascinant du roman, «*l'essentiel a été dès le début de creuser une tranchée entre le présent et le passé, un refuge que la mémoire elle-même soit incapable de violer*». Ce qui le porte, lui, le médecin, à rendre visite à Torsu, le soldat à la santé fragile revenu du front estropié et spolié de sa conscience. Pendant des années, Egitto enverra à Noël à Torsu une boîte de bonbons, jusqu'au jour où le colis lui sera retourné. La «tranchée» qu'Egitto a creusée est fragile. Il est marqué pour ce qu'il lui reste de vie. Quand il visite le pauvre Torsu qui ne peut le reconnaître, il ne fait qu'obéir à une règle morale dont il a tout à fait conscience qu'elle ne sert à rien, mais qu'on ne saurait l'enfreindre sans démériter à ses propres yeux. Pour le reste, le médecin qui n'est plus accro aux médicaments se démêle comme il peut pour trouver un sens à la vie.

Le corps humain est un roman brillant, écrit avec une virtuosité qui fait une large place à la générosité.

Collaborateur
Le Devoir

LE CORPS HUMAIN
Paolo Giordano
Traduit de l'italien par
Nathalie Bauer
Seuil
Paris, 2013, 415 pages



Presses de l'Université du Québec

Kinésiologie
Arts visuels Cinéma et théâtre
Environnement Gestion ressources humaines
Urbanisme Sciences politiques Architecture Religion
Psychologie Comptabilité Administration publique
Méthodologie de la recherche Criminologie Littérature
Gestion de l'information Communication
Économie Géographie Travail social Marketing
Linguistique et traduction Droit Sexologie
Gestion / Management Histoire
Biographie Économie sociale Éducation
Danse et musique Culture Éthique Sociologie Gestion RH et RI
Pédagogie - didactique Santé Mathématiques et statistiques
Ethnologie et récits Philosophie
Loisirs et sports Sciences et génie Botanique Petite enfance
Enseignement supérieur
Tourisme



VENEZ NOUS RENCONTRER AU SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

STAND 661, DANS L'ESPACE PROLOGUE

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

Fanny Britt et ses mères (indignes, parfaites, superwomen...)

Les tranchées explore la prison de culpabilité de la maman contemporaine

AMÉLIE DAOUST-BOISVERT

Être «*fébrilement amoureuses de nos enfants*» et avoir simultanément «*envie de crisser ça au bout de nos bras*», voilà le «*paradoxe épuisant*» qu'explore l'auteure Fanny Britt, qui commet un premier essai en carrière. C'est aussi un premier essai (couverture rose?) signé par une femme chez les toutes jeunes éditions Atelier 10, qui publient le magazine *Nouveau Projet. Les tranchées. Maternité, ambiguïté et féminisme*, en librairie le 19 novembre, se nourrit de l'expérience de la mère de deux garçons, qui canalise son désir de perfection maternelle dans la réalisation de gâteaux d'anniversaire et combat ses démons par l'écriture.

Le bloc Lego, le Power Ranger ou l'éléphant: le gâteau de fête doit être fait main, «*si non, je n'aime pas comme je veux aimer*», écrit Fanny Britt sur son obsession pâtissière. Le lecteur peut contempler les œuvres de sucre et beurre, car les illustrations d'Isabelle Arsenault marquent le rythme du récit hybride entre la fiction et l'essai, entrecoupé de conversations avec d'autres femmes, mères de nombreux enfants ou pas mères du tout.

Mission impossible

Fanny Britt est prisonnière consentante, dans une certaine mesure, d'un système qui se nourrit du sentiment de culpabilité des mères en leur proposant mille modèles irréalistes. Consciente de sa venue, elle n'échappe pas au rouleau compresseur.

En entrevue, elle s'explique: «*Le réaliser, ce n'est pas guérir. C'est comme pour l'image corporelle: on le sait que l'idéal est impossible à atteindre, mais le lendemain matin, on ne se trouve pas belle pour autant.*»

Au fil des pages, on s'attendrait à un peu de révolte qui ne vient pas. Désir d'en sortir? Peut-être pas.

Fanny Britt se complexe devant les mères modèles ou rêvées évoquées dans son récit:



ILLUSTRATION ISABELLE ARSENAULT

Mère de deux garçons, Fanny Britt canalise son désir de perfection maternelle dans la réalisation de gâteaux d'anniversaire.

Pauline Marois et ses quatre enfants, les mères qui portent encore un bikini triangle en public après trois marmots, les amies Facebook qui inventent les bricolages les plus créatifs en ville. La culpabilité omniprésente chez la mère postmoderne se nourrit de ce pain quotidien.

Fanny Britt se complexe devant les mères modèles ou rêvées évoquées dans son récit

L'antidote de Fanny Britt, c'est ce plaidoyer pour l'ambiguïté, le droit de refuser d'être une mère «*intensive*», «*indigne*» ou «*granole*», même si hors des sentiers battus, on est «*au mieux marginale, au pire monstrueuse*». Comme plusieurs d'entre nous, elle ressent cette «*conviction hon-*

teuse de ne correspondre à rien» de ce que l'espace public nous renvoie.

La révolte des langes?

Pas tant pour l'ambiguïté, l'essai plaide surtout pour la légitimité de chacune. Les collaboratrices sont diversifiées à cette enseigne — et souvent touchantes. Inspiration, conversations, lettres: l'apport de chacune revêt différentes formes, comme un collage.

Le calme intérieur vient à qui maternel sans questions ni réponses, répond Annie Desrochers, journaliste, mère de cinq enfants, à qui on envie la relative imperméabilité au discours ambiant. «*Si on arrêtait toutes collectivement de s'en faire, ça ne serait ni mieux ni pire. Nos enfants ne deviendraient pas des "pas*

d'allure»», ajoute l'autre mère de nombreux enfants appelée à la rescousse, Madeleine Allard.

Chacun des «*fragments*» annoncés en titre pourrait être la première maille d'un nouveau récit, autonome, fouillé. Surtout l'avant-dernier: douloureux, empruntant au théâtre, le dialogue avec Alexia Bürger sur la mort d'un enfant reste longtemps imprimé sur la rétine.

Demeure un arrière-goût après la dernière page, peut-être un désir de révolte. Car Britt finit par lâcher que malgré toute la douleur qu'il lui procure, «*pourtant, il me semble que mon idéal maternel est sain*», bien que «*dans ce rôle, on étouffe, on souffre, on triture, on rétrécit*». La lectrice ressent cet enfermement d'une page à l'autre — ou est-ce l'édition du texte, serrée-serrée qui rajoute cette impression?

«*Je voulais initier la conversation*», répond l'auteure. A d'autres, elle laisse le soin de poser un regard éditorial, politique ou analytique sur la parentalité. «*Je serais la première à acheter ce livre*», lance celle qui avoue ne pas se sentir la «*caution intellectuelle*» d'explorer les méandres socio-politico-économiques derrière les phénomènes qu'elle décrit. «*Sur ce constat, il y aurait une autre couche à ajouter*», dit-elle. «*La seule réponse qui me vient jusqu'à maintenant, c'est l'anti-capitalisme. Comme si le seul moyen d'atteindre l'égalité dans le couple et de respirer dans la famille, c'était de travailler moins, d'avoir moins d'argent et de ne pas vivre à la même vitesse que le reste du monde.*»

L'élévation de voix singulières d'ici ne peut, aussi, que faire lever la réflexion un peu plus haut.

Le Devoir

LES TRANCHÉES MATERNITÉ, AMBIGUÏTÉ ET FÉMINISME, EN FRAGMENTS
Fanny Britt, avec sept collaboratrices
Illustré par Isabelle Arsenault
Atelier 10
Montréal, 2013, 102 pages



Presses de l'Université Laval

Salon du livre de Montréal

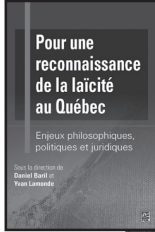
Venez rencontrer nos auteurs

Stand # 560

Vendredi 22 novembre

Daniel Baril

Pour une reconnaissance de la laïcité au Québec. Enjeux philosophiques et politiques
17 h à 18 h



Marc Simard

Histoire du mouvement étudiant québécois 1956-2013. Des Trois Braves aux carrés rouges
19 h à 20 h



Marie-Ève Morin Ève-Lyne Bergeron

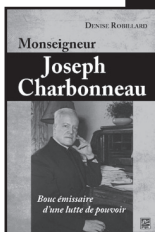
Trousse de suppléance au préscolaire et au primaire
19 h à 20 h



Samedi 23 novembre

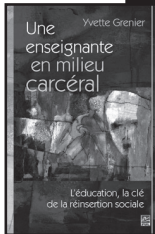
Denise Robillard

Monseigneur Joseph Charbonneau. Bouc émissaire d'une lutte de pouvoir
11 h à 12 h



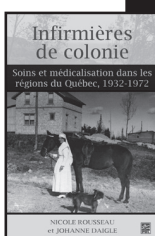
Yvette Grenier

Une enseignante en milieu carcéral. L'éducation, la clé de la réinsertion sociale
12 h à 13 h



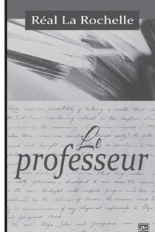
Johanne Daigle Nicole Rousseau

Infirmières de colonie Soins et médicalisation dans les régions du Québec, 1932-1972
12 h à 13 h



Réal La Rochelle

Le professeur
13 h à 14 h



Denis Denoncourt André Ricard

Paul Bussières scénographe, et la pratique théâtrale à Québec 1960-2008
13 h à 14 h



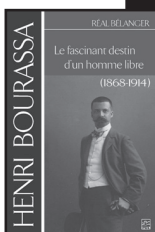
Frédéric Bastien

Tout le monde en regarde! La politique, le journalisme et l'infodivertissement à la télévision québécoise
14 h à 15 h



Réal Bélanger

Henri Bourassa. Le fascinant destin d'un homme libre (1868-1914)
14 h à 15 h



Scott McKay

Pour un Québec vert et bleu. Le virage vert, l'économie et la gouvernance
15 h à 16 h 30



www.pulaval.com

Expozine: le p'tit alternatif à côté

ÉMILIE FOLIE-BOIVIN

L'Expozine n'a aucun lien de parenté avec le Salon du livre de Montréal. Pas même des cousins éloignés, le premier est encore moins l'off de l'autre. Ces deux voisins sont toutefois épris d'un profond amour pour le même objet, le livre, et chacun profite de novembre pour le célébrer, le Salon dans son manoir et l'Expozine dans le sous-sol de son split-level rempli au maximum de sa capacité.

En réalité, c'est dans le sous-sol de l'église Saint-Enfant-Jésus du Mile-End que s'entassent ce samedi et ce dimanche plus de 275 exposants, auteurs et éditeurs de «*zines*», de bandes dessinées, de livres d'art.

Expozine, c'est la foire des petites publications littéraires, artistiques innovatrices, expérimentales, et alternatives, explique Louis Rastelli, porte-parole de l'événement qui en est déjà à sa 12^e édition. «*On a souvent vu au fil des années que ce sont les petits éditeurs qui prennent*

BANDE DESSINÉE
FANTASTIC PLOTTE
Julie Doucet
L'Oie de Cravan
Montréal, 2013, 144 pages

On remonte le fil du temps. Entre 1987 et 1991, Julie Doucet, petite fille de Saint-Lambert, sur la Rive-Sud de Montréal, a mis en images son existence, vécue ou fabulée, dans des petites bandes dessinées publiées à compte d'auteur. Confidentes, avec un propos cru, un environnement à la génitalité évidente et un trait gras et chargé, ces histoires ont été exposées en anglais dans un fanzine vulgairement baptisé *Dirty Plotte*. Elles ont aussi posé les bases d'un univers atypique qui rapidement a fait la renommée de cette bédéiste dans la marge, et bien contente d'y être, repérée par l'underground bédéiste américain et français, mais également célébrée comme il se doit pour son œuvre provocante aux contours tracés à l'aide de quelques sécrétions. Un univers salement exhibitionniste, qu'une certaine inclinaison pour les bas-fonds permet certainement d'apprécier, et que cette nouvelle compilation vient rappeler au bon souvenir du présent.

Fabien Deglise

les risques et que, quand le pari est gagné, un grand éditeur va venir signer un contrat avec l'auteur. Les petits édi-

teurs font du «*do-it-yourself*» [faites-le vous-même] et c'est là que se dessinent les nouvelles tendances. C'est une des forces de notre foire. Elle suscite beaucoup d'intérêt de la part d'agents et d'éditeurs, de gens qui y vont pour faire du réseautage, car les artisans et les auteurs sont tous sur place», poursuit celui qui est aussi cofondateur de l'organisation Archives Montréal, un collectif d'artistes qui préserve l'art indépendant local derrière Expozine et Distriboto, ces machines distributrices d'œuvres faites main.

Au fil des années, La Pastèque et Les 400 coups sont passées par Expozine avant

Venez rencontrer Serge Joyal au Salon du livre de Montréal le samedi 23 novembre à 16h.

Serge Joyal
LE MYTHE DE NAPOLEON AU CANADA FRANÇAIS

DEL BUSSO ÉDITEUR
Stand Gallimard (260)

EXPOZINE 2013
Samedi 16 et dimanche 17 novembre
5035, rue Saint-Dominique
Montréal (métro Laurier)

Collaboratrice
Le Devoir

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

Un aventurier et son Kodak portatif

L'écrivain Jack London a aussi trouvé le temps de faire de la photo. Et ses images sont peu banales.

JEAN-FRANÇOIS NADEAU

Jack London, l'auteur du *Talon de fer* (1908), de *Martin Eden* (1909) et de la célèbre nouvelle *Un steak* (1909), ne fut pas seulement un romancier de génie doublé d'un aventurier parcourant aussi bien les espaces gelés du Nord que les terres brûlées du Sud. Il fut aussi un photographe très doué. C'est ce qu'on découvre dans ce livre qui rassemble une bonne partie de ses photographies.

London photographie les pauvres, les prostituées, les sans-abri des quartiers populaires de Londres. Il s'intéresse aussi aux réfugiés transis de la guerre russo-japonaise de 1905, qu'il traque avec son appareil. Il fera le voyage jusqu'à San Francisco aux lendemains du terrible tremblement de terre de 1906 afin de photographier les ruines encore fumantes. Puis, lors de ses grands voyages maritimes dans les mers du Sud, il emporte encore avec lui son appareil et toute une provision de plaques photographiques. Il est partout, même lors de l'invasion américaine de Veracruz durant la révolution mexicaine.

Ses photographies sont à la mesure de ses écrits: rien de banal. Que ce soit avec la lumière ou l'encre des mots, il sait fouiller les zones inconnues de l'homme.

Kodak 3A

Certaines de ses images furent utilisées pour des reportages ou des livres, mais pour l'essentiel, elles sont demeurées inédites jusqu'à ce qu'elles soient regroupées et publiées en 2010, en anglais. Le livre a fait l'objet d'une traduction française en 2011 aux éditions Phébus, et nous arrive enfin.

Il semble que Jack London



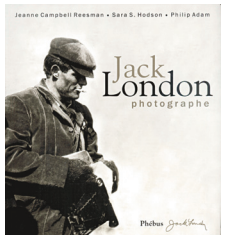
JACK LONDON

Jack London était partout, de Londres au Mexique en passant par les mers du Sud et Hawaï (notre photo).

travaillait à l'aide d'un appareil Kodak 3A. Vous connaissez ce genre d'appareil à soufflet? Il est

un des premiers à pouvoir être qualifié de «portatif». Mais tout est relatif: l'appareil fonctionnait à l'aide de plaques de verre lourdes et fragiles, comme presque tous ceux de cette époque. Ce qui signifie que l'usage de cette fine mécanique nécessitait beaucoup de temps et de compréhension technique pour en arriver à des résultats convenables.

En d'autres termes, on voit que Jack London travaillait on ne peut plus sérieusement en photographie aussi.



Les photos de London sont excellentes. Sens de la composition, de l'action, sensibilité évidente et capacité de saisir, comme un bon écrivain, le point fort d'une scène dans un instant déterminé, même si son appareil lent n'encourage pas à rendre compte de scènes d'action.

À quel point cet homme qui

écrivait une multitude de romans et d'essais favorables au socialisme eut-il le temps de se consacrer à la photographie? Il semble qu'il ait produit au moins 12 000 clichés sur plaques de verre avec son appareil! C'est dire qu'il était déterminé devant la photographie.

Le Devoir

JACK LONDON PHOTOGRAPHE

Jeanne Campbell Reesman, Sara S. Hodson, Philip Adam Phébus
Paris, 2013, 277 pages

Septentrion célèbre un quart de siècle

JEAN-FRANÇOIS NADEAU

C'était en 1988. Ministre de la Culture sous René Lévesque, Denis Vaugeois avait déjà une belle carrière derrière lui. Sous sa férule, une loi-cadre pour le monde du livre au Québec, la loi 51, avait été édictée. Mais ce professeur passionné d'histoire, disciple de M^{onsieur} Albert Tessier du côté de Trois-Rivières autant que de Maurice Séguin du côté de Montréal, s'ennuyait du temps où l'édition l'avait animé au quotidien. Il se décida donc à replonger dans le papier en lançant à Sillery les éditions du Septentrion.

L'aventure était en quelque sorte la suite logique de celle entreprise des années plus tôt. Avec Jacques Lacoursière, un de ses étudiants, Denis Vaugeois avait déjà connu de vrais succès d'éditeur populaire en publiant *Le Boréal Express*, un journal grand format qui plongeait dans divers aspects du passé d'ici pour en faire connaître à tous les tenants et les aboutissants. Lancé en 1962, ce journal étonne et compte 10 000 exemplaires un an plus tard. Au fil de cette expérience commune jaillit une véritable maison d'édition pleine d'ambition. L'époque, il faut dire, s'y prête bien: les profondes remises en question politiques animent les esprits. La montée de l'indépendantisme québécois encourage l'étude et la diffusion de connaissances liées à l'histoire nationale. *Le Boréal* finit toutefois par être vendu dans les années 1970.

En 1988 donc, Denis Vaugeois revient à l'édition. Tout le monde le connaît. Il a du bagout, un nom. Il s'entoure de gens qui partagent ses intérêts. Au Septentrion, le nom de Vaugeois sera bien visible au catalogue avec des livres importants comme *America*, consacré à l'expédition Lewis et Clark, ou *La mesure d'un continent*, rédigé

en collaboration avec Raymonde Litalien et Jean-François Palomino, qui connaît un véritable succès.

L'Histoire populaire du Québec en cinq tomes que signe Jacques Lacoursière deviendra un des piliers de la maison. Septentrion affirme en avoir vendu plus de 250 000 exemplaires. «Il y a Jacques Lacoursière et les autres auteurs, loin derrière en termes de vente», dit Gilles Herman, l'éditeur de la maison. Derrière cette montagne de papiers qui permettent d'engranger du capital se trouvent abrités des thèses, des travaux d'histoire fondamentaux et des ouvrages plus pointus.

La marque Vaugeois

Le catalogue de Septentrion continue aujourd'hui de porter la marque profonde des intérêts soutenus du fondateur Denis Vaugeois envers l'époque coloniale, la vie américaine, les rapports avec les autochtones ou la communauté juive, entre autres. «Même si Denis Vaugeois n'est plus directement lié au quotidien aux choix éditoriaux», explique son successeur Gilles Herman, «ses choix initiaux ont continué de structurer la maison.»

En marge d'une activité liée à l'histoire, la maison a créé la collection «Hamac» qui est entièrement vouée à la fiction. «L'image de cette collection est séparée du reste, mais on a connu là de vrais succès, par exemple les Chroniques d'une mère indigne de Caroline Allard.»

Septentrion publie une trentaine de nouveautés par année. Son catalogue compte plus de 700 titres. Gilles Herman regrette cependant un trait d'époque où la surface se prend pour de la profondeur. «Il y a moins de lieux maintenant pour parler des sujets que nous touchons, même si l'histoire est plus populaire que jamais.» L'éditeur sera au stand 100 du salon.

Le Devoir

 <p>PIERRE OUELLET <i>Barbelés</i> RÉCIT 202 PAGES 26,95 \$</p> <p><i>Barbelés</i> est un objet rare. Un livre imparfait, inégal. Mais vibrant, bouleversant. Choquant, dur, cru. Confrontant. — DANIELLE LAURIN, <i>Le Devoir</i></p>	 <p>ALAIN POISSANT <i>Le sort de Bonté III</i> ROMAN 92 PAGES 16,95 \$</p> <p>Quelle belle histoire, pas du tout conventionnelle! Quelle plume, surtout! — MONIC RICHARD, <i>ElleQuébec</i></p>	 <p>LOUISE AUGER <i>L'enfant monstrueux, une invention de Freud</i> ROMAN 359 PAGES 34,95 \$</p> <p>Un ouvrage québécois très important, très bien fait et très utile [...] tout à fait remarquable. — JACQUES LANGUIRAND, <i>Par 4 chemins</i></p>	 <p>DAVID HÉBERT <i>Le récit des décadents</i> ROMAN 182 PAGES 20,95 \$</p> <p>Un roman qui explore les limites de la soumission humaine. — DANIEL ROLLAND, <i>Culturehebd</i></p>
--	---	--	--

10^e ANNIVERSAIRE LES ÉDITIONS Sémaphore CUVÉE 2013 STAND 100 www.editionssemaphore.qc.ca

La Pastèque félicite Isabelle Arsenault

LAURÉATE DU PRIX DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL
CATÉGORIE LITTÉRATURE JEUNESSE – ILLUSTRATION
POUR JANE, LE RENARD & MOI!

LA PASTÈQUE



SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

LA VITRINE

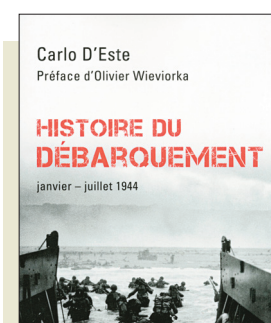


ESSAI

LE PRINTEMPS ARABE
MIRAGE OU VIRAGE ?Sami Aoun
Entretien avec Stéphane Bürge
Médiaspaul
Montréal, 2013, 144 pages

Spécialiste du Moyen-Orient et de l'Afrique du Nord, le politologue Sami Aoun tente ici de dresser un premier bilan du printemps arabe. Animé par des idéaux de démocratie, de liberté et de justice sociale, nourri par la frustration d'une jeunesse au chômage, ce mouvement, sans idéologie précise, traverse une zone de turbulences. La Tunisie, pour le moment, s'en sort mieux que l'Égypte, la Libye et la Syrie, mais, partout, les tentatives de conciliation entre l'islam, la modernité et la démocratie font face à de sérieux écueils. En bon pédagogue, Aoun expose les tenants et aboutissants de ces révolutions et conclut sur une note d'espoir. Il y a « un désert à traverser », mais l'élan du printemps arabe n'est pas près de disparaître. L'auteur sera en séance de signatures au salon samedi.

Louis Cornellier

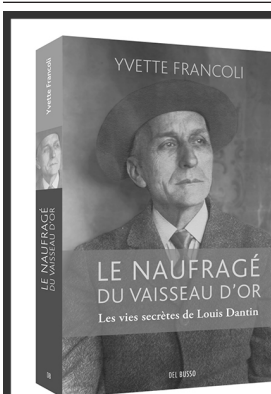


ESSAI

HISTOIRE DU DÉBARQUEMENT
JANVIER-JUILLET 1944Carlo D'Este
Traduit de l'anglais par
Jacques Bersani et Pierre Jourdan
Perrin
Paris, 2013, 556 pages

Hollywood et les commémorations ont forgé une image mythique du débarquement de Normandie, rappelle Olivier Wieviorka dans sa préface de l'essai de Carlo D'Este, enfin traduit en français trois décennies après sa publication originale. À partir de documents déclassifiés, de journaux personnels et d'entretiens, D'Este, ancien lieutenant-colonel de l'armée américaine, a été le premier historien à décrire minutieusement les dessous et les tiraillements de la plus grande opération logistique de débarquement de l'histoire et à remettre en cause nombre d'idées reçues à son sujet. Outre les amers débats qui résonnent encore autour de la « poche de Falaise », D'Este analyse la controverse concernant le maréchal Montgomery, lui qui a échoué à conquérir Caen rapidement alors qu'il a toujours soutenu que les événements s'étaient déroulés selon ses plans. À un point tel qu'un critique du *New York Times* a lu chez D'Este une charge en règle contre « Monty ». La traduction de ce classique trouve sa place auprès des livres plus récents d'Anthony Beevor et d'Olivier Wieviorka consacrés au débarquement et à la campagne de Normandie.

Sébastien Vincent

Venez rencontrer Yvette Francoli
au Salon du livre de Montréal
le vendredi 21 novembre à 19h.Yvette Francoli
LE NAUFRAGÉ
DU VAISSEAU D'OR
Les vies secrètes
de Louis DantinDEL BUSSO
ÉDITEUR
Stand Gallimard (260)

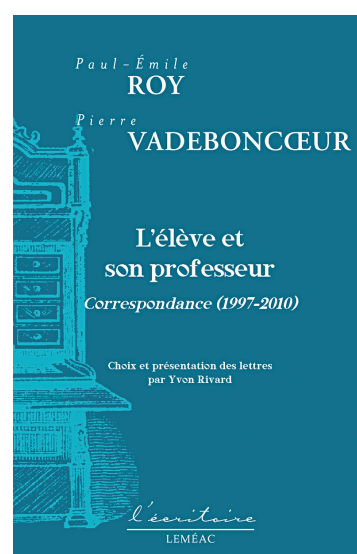
Le pessimisme de Pierre Vadeboncoeur, l'une des plus belles proses d'idées de notre littérature, à l'égard de la survie culturelle du peuple québécois transparaît à nouveau dans les correspondances de *L'élève et son professeur*.

Vadeboncoeur révélé au soir de sa vie

MICHEL LAPIERRE

La publication en 2011 de la première partie (1984-1997) de la correspondance entre les essayistes Paul-Émile Roy et Pierre Vadeboncoeur avait dévoilé l'extrême pessimisme de ce dernier, décédé en 2010, au sujet de la survie culturelle du Québec. L'autre partie (1997-2010), *L'élève et son professeur*, va plus loin. Pour Vadeboncoeur, même après une victoire du Oui à 51% au référendum de 1995, « le peuple lui-même se serait écrasé » devant Ottawa!

« Je ne veux pas écrire publiquement ces choses-là », avoue à Roy en 2003 celui qui, dans l'une des plus belles proses d'idées de notre littérature, avait examiné sous toutes les coutures la perspective de la libération nationale, résumée sous le titre percutant de l'un de ses livres : *Gouverner ou disparaître* (1993). Vadeboncoeur attribue la cause de cet échec hypothétique à « l'indé-



termination », où il discerne « la mollesse, ou la faiblesse, ou la profonde dépression chronique du peuple québécois ».

Croire ou pas

Clerc de Sainte-Croix laïcisé mais resté croyant, son correspondant Paul-Émile Roy, né en 1928, a enseigné longtemps les

lettres au collège de Saint-Laurant. Il est « plus optimiste » à l'égard des Québécois et considère l'avenir de la culture classique française, de Pascal à Valéry, avec plus de confiance que lui.

C'est sans doute pourquoi Vadeboncoeur, agnostique qui admire, de l'extérieur, l'harmonie du catholicisme et qui s'afflige du déclin de la civilisation occidentale, se veut l'élève de ce professeur capable, à ses yeux, de le replonger dans l'univers de sa jeunesse et d'approfondir celui-ci par l'érudition. Dans la présentation des lettres choisies, leur éditeur, l'écrivain Yvon Rivard, souligne ce thème du recueil.

Relativiste

Vadeboncoeur reste plus près que son professeur de la culture relativiste. Qu'il sente le besoin de complimenter Roy sur la culture livresque de celui-ci, qui puise dans saint Augustin ou dans Paul Claudel, cela provoque notre triste sourire. Par un trait d'ironie qu'il lui lance toutefois, Vadeboncoeur retrouve, pour notre bonheur, son scepticisme : « J'entrerais au ciel pendant que saint Pierre, distrait, sera tout occupé

de votre dossier en vous recevant à bras ouverts. »

Il reste que, chez lui, l'esthète réitère son incompatibilité avec les créateurs actuels en demandant à l'homme de théâtre Alexis Martin son opinion sur Claudel. « Il m'a répondu, écrit-il, que, pour lui, ses pièces ne sont pas du théâtre, à cause des longues phrases poétiques... Cela me scandalise toujours. »

Quant à Vadeboncoeur le sceptique, il affirme à Roy admettre l'illusion universelle : « La poésie fait partie de ce mensonge. Nous nous mentons transcendentement. Cela nous protège contre la folie et le suicide. » Mais Vadeboncoeur l'indépendantiste n'a pas eu, avant la mort, la lucidité de ne plus opposer le Québec, qu'il voyait surtout dans l'abstrait, au peuple concret qui le forme.

Collaborateur
Le DevoirL'ÉLÈVE ET
SON PROFESSEUR
CORRESPONDANCE
(1997-2010)Paul-Émile Roy et
Pierre Vadeboncoeur
Leméac
Montréal, 2013, 568 pagesSalon du livre de Montréal 2013
les éditions du remue-ménage
stand 100 (Dimedia)

:: SÉANCES DE SIGNATURE ::

MARTINE DELVAUX

Les filles en série : des Barbies aux Pussy Riot

samedi 23 novembre de 19 h à 20 h
dimanche 24 novembre de 16 h à 17 h

MICHELINE DUMONT

Pas d'histoire, les femmes! Réflexions d'une historienne indignée

vendredi 22 novembre de 15 h 30 à 16 h 30 et de 18 h à 19 h

NICOLE BROSSARD

Nicole Brossard : l'inédit des sens (collectif)

dimanche 24 novembre de 15 h à 16 h

ISABELLE BOISCLAIR ET CATHERINE DUSSAULT FRENETTE

Femmes désirantes : art, littérature, représentations

vendredi 22 novembre de 19 h à 20 h
samedi 23 novembre de 12 h à 13 h

SYLVIE DUPONT

Qui est Hélène Pedneault ? Fragments d'une femme entière

jeudi 21 novembre de 18 h à 19 h 30 — avec Marie-Claire Séguin
vendredi 22 novembre de 20 h à 21 h — avec Francine Pelletier, FrançoisGuénette, Ariane Émond et Nicole Morisset de *La Vie en rose*
dimanche 24 novembre de 12 h à 13 h 30

MARIE-EVE SURPRENANT ET MYLÈNE BIGAQUETTE

Les femmes changent la lutte : au cœur du printemps québécois

vendredi 22 novembre de 18 h à 19 h
samedi 23 novembre de 18 h à 19 h

:: TABLES RONDES ::

La participation des femmes à la vie politique québécoise, d'hier à aujourd'hui
Avec Micheline Dumont, Marie-Eve Surprenant, Mylène Bigaouette et Camille Tremblay-Fournier. Animation : Josée Boileau
vendredi 22 novembre de 17 h à 17 h 45 à l'Espace Archambault

Peut-on se fier aux médias en temps de crise politique ?

Avec Gabriel Nadeau-Dubois (Lux), Renaud Poirier St-Pierre (Écosociété) et Camille Robert (Remue-ménage). Animation : Simon Tremblay-Pépin (Lux)
samedi 23 novembre de 17 h à 17 h 45 à l'Espace Archambault

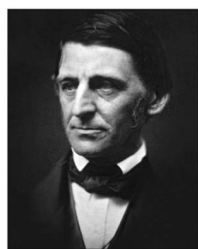
Triptyque

www.triptyque.qc.ca

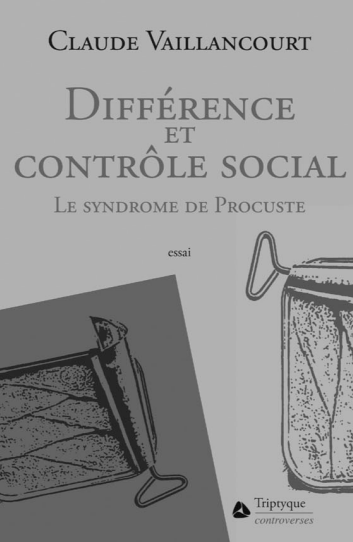
CLAUDE VAILLANCOURT
DIFFÉRENCE
ET CONTRÔLE SOCIAL
LE SYNDROME DE PROCUSTE
essai, 235 p., 25 \$

Cet essai interdisciplinaire permet de réfléchir à la notion d'égalité, qui ne peut pas être obtenue sans une reconnaissance des différences. L'auteur fait ici un plaidoyer vibrant et original contre l'uniformisation du monde.

Ralph Waldo Emerson

Le scholar américain
(1837)Traduction annotée et commentée par
Pierre Monette

Triptyque



Ralph Waldo Emerson

LE SCHOLAR AMÉRICAIN

traduction annotée par

Pierre Monette

essai, 131 p., 13 \$

Paru il y a 175 ans, en 1837, *The American Scholar* de Ralph Waldo Emerson (1803-1882) est le texte fondateur de l'identité culturelle états-unienne.

Accompagnée d'une présentation et de notes abondantes, la présente traduction permet de retracer les voies qu'ont prises les hommes de lettres des États-Unis du XIX^e siècle pour définir l'identité culturelle de leur nation — et peut-être de déterminer ce que pourraient être, aujourd'hui, les voies d'une ouverture de la culture québécoise à ce qui la lie à l'expérience continentale américaine.

Salon du livre de Montréal — Stand 100

ASSOCIATION
NATIONALE
DES ÉDITEURS
DE LIVRESL'Association nationale des éditeurs de livres (ANEL)
sera de retour au Salon du livre de Montréal,
stand 624

Venez nous rencontrer!

Découvrez

Le livre numérique

La Vitrine de l'entrepôt du livre numérique,
vitrine.entrepotnumerique.com
et ruedeslibraires.com

COLLECTIONS

La revue de la littérature d'ici
pour les bibliothèques d'ici

Le Libraire

Le magazine des librairies indépendantes

Prix littéraires des
enseignants AQP-ANEL
Des livres choisis par les profs
et qui plairont à toute la classeCette participation au Salon du livre de Montréal a été rendue possible grâce au soutien de SODEC
Québec

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

CHRONIQUES

David Desjardins, le sourcier

MICHEL LAPIERRE

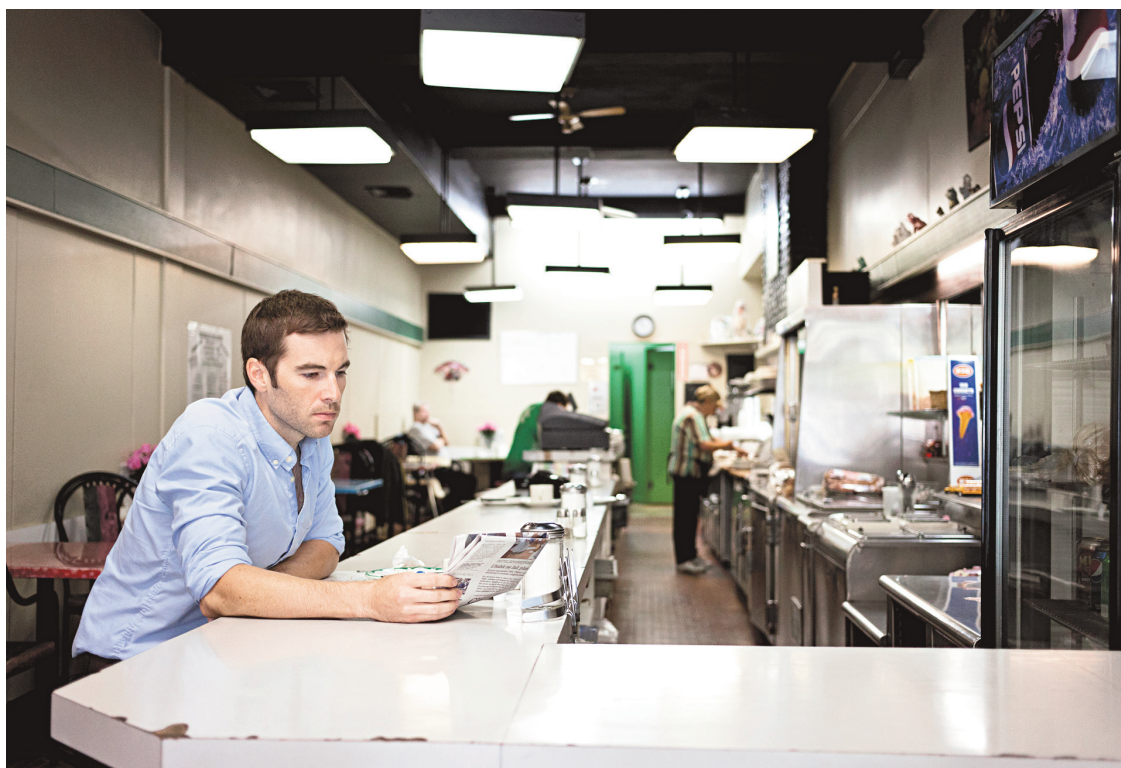
Le beau titre *Le cœur est une valeur mobilière* du recueil de chroniques (2005-2013) de David Desjardins, collaborateur du *Devoir* notamment, est-il la version actuelle BCBG du titre *Le cœur est un chasseur solitaire* (1940) de Carson McCullers, la grande romancière américaine? Non. Même si le cœur est aujourd'hui volatil, comme la Bourse, Desjardins pense qu'Occupy Wall Street et qu'ici le printemps érable l'ont ramené «à l'essentiel».

Salué par une préface enthousiaste de son confrère Patrick Lagacé, de *La Presse*, le livre du chroniqueur, né en 1974, rédacteur en chef de l'hebdo *Voir Québec* de 2002 à 2012, maintenant collaborateur de plusieurs médias, traduit avec brio l'esprit désabusé de sa génération en y apportant la chaleur d'une conviction toute personnelle. Son admiration pour Occupy Wall Street est si spontanément mesurée, ironique, colorée qu'elle possède une force rare.

Images

Sur ce mouvement anticapitaliste, il écrit: «Pour la droite, ces gogos et barbus hallucinés sont une tache, un barbeau dans la bible des certitudes occidentales. C'est pour cela que je les aime même s'ils m'exaspèrent dans leurs dérives et raccourcis qui mènent inévitablement à la caricature.» Ce clip verbal n'est pas l'analyse froide et pénétrante, nourrie d'histoire, d'un Noam Chomsky, mais il émeut un public plus large par sa sincérité désinvolte.

Desjardins approuve les manifestants par la bande et comme si de rien n'était. Pas l'ombre d'un prêchi-prêcha,



GUILLAUME D. CYR

L'ex-rédacteur en chef de *Voir Québec* et collaborateur au *Devoir* David Desjardins traduit avec brio l'esprit désabusé de sa génération.

mais l'efficacité crue: «Individuellement, ils sont détestables. Ensemble, ils font quelque chose d'essentiel.»

Pendant notre printemps érable, le chroniqueur ne défend pas de principes, n'adhère à aucun utopisme, mais milite pour des impressions, des sentiments.

«Je préfère mille fois, affirme-t-il, partager l'indignation des étudiants que celle, complètement disloquée, de mes contemporains ventripotents qui ont mal vieilli... Le scandale est ailleurs que dans des ponts bloqués.» Une fois de plus, Desjardins cherche des images plutôt que des idées.

Et il le sait. Nul ne définit sa hantise mieux que lui: «Trouver des sources de beauté, de rage, d'horreur ou de béatitude, puis creuser un puits pour les rendre accessibles. Je préfère d'ailleurs ce rôle à celui de poète. De chroniqueur aussi. Je voudrais être ça au fond: un sourcier.»

Cela nous ramène à Carson McCullers, nullement étrangère à Desjardins. L'écrivain britannique Graham Greene la plaçait encore plus haut que D. H. Lawrence parmi les écrivains de langue anglaise du XX^e siècle doués d'une «sensibilité poétique originale», parce que, à la

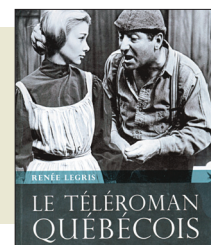
différence du romancier né au Nottinghamshire, «elle n'a pas de message».

Desjardins écrit de façon splendide: «L'art est comme les filles qui pleurent dans les cafés. Une nécessaire impudeur.» Mais il doit ne pas oublier qu'au fin fond des puits, la beauté est aussi une vérité.

L'auteur sera en séance de signatures au salon du livre dimanche.

Collaborateur
Le Devoir

LE CŒUR EST UNE VALEUR MOBILIÈRE
David Desjardins
Somme toute
Montréal, 2013, 288 pages



ESSAI

LE TÉLÉROMAN QUÉBÉCOIS

Renée Legris
Septentrion
Montréal, 2013, 438 pages

Voici un ouvrage fort, fouillé et franchement formidable sur le téléroman québécois pris comme objet d'étude sérieux et total, comme concentré d'époque, quoi. La professeure Renée Legris plonge au cœur de la fiction télévisuelle du Québec pour décortiquer les images majeures produites par ce miroir déformant de la société. La synthèse débouche sur une conclusion enténébrée où les téléromans deviennent les vecteurs d'une culture postmoderne célébrant la violence, la sexualité débridée et l'hédonisme. La lecture éthique et critique tranche avec à peu près tout ce qui se dit et s'écrit sur le nouvel âge d'or de la télévision. L'un peut d'ailleurs très bien aller avec l'autre: les productions actuelles peuvent être tout à la fois excellentes et transmettre une vision désolante du monde.

Stéphane Baillargeon

GALLIMARD

INVITÉ D'HONNEUR
DU SALON DU LIVRE

JEAN-CHRISTOPHE RUFIN

Immortelle randonnée

Guérin et Gallimard

Le Grand Cœur

Gallimard

SIGNATURES

Le samedi 23 novembre de 15 h 30 à 16 h 30

Le dimanche 24 novembre de 14 h à 15 h

Jean-Christophe Rufin participera à une table ronde.

SAMEDI 23 NOVEMBRE À 12 h 30 Espace Archambault

PRIX MÉDICIS
2013

MARIE

DARRIEUSSECQ

Il faut beaucoup aimer

les hommes

P.O.L

SIGNATURES

Le samedi 23 novembre de 14 h 30 à 15 h 30

Le dimanche 24 novembre de 14 h à 15 h

Marie Darrieussecq participera à une rencontre

célébrant les 30 ans des éditions P.O.L

Librairie Olivier, 5219, Côte-des-Neiges

SAMEDI 23 NOVEMBRE À 18 h

La présence à Montréal de Marie Darrieussecq a été rendue possible grâce au soutien du Consulat général de France à Québec.



DANIEL PENNAC

Journal d'un corps

Gallimard et Futuropolis

SIGNATURE

Le samedi 23 novembre de 12 h à 13 h

Daniel Pennac lira des extraits de *Journal d'un corps*.

Auditorium de la Grande Bibliothèque

SAMEDI 23 NOVEMBRE À 16 h

SERONT AUSSI PRÉSENTS AU STAND GALLIMARD :

KATIA CHAPOUTIER, *Lost in Jerusalem*, Le PasseurPAUL COLIZE, *Un long moment de silence*, La Manufacture

Samedi 23 novembre de 13 h 30 à 14 h 30

Dimanche 24 novembre de 14 h à 15 h

Paul Colize sera à la Librairie Monet, 2752, de Salaberry

JEUDI 21 NOVEMBRE À 19 h

TECIA WERBOWSKI, *Franz Schubert Express*, Notabilia

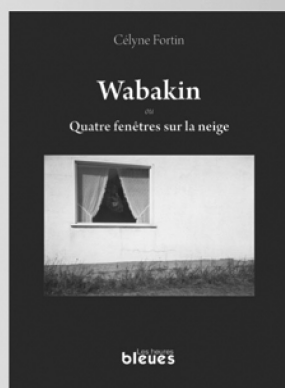
Samedi 23 novembre de 15 h à 16 h

Dimanche 24 novembre de 13 h à 14 h

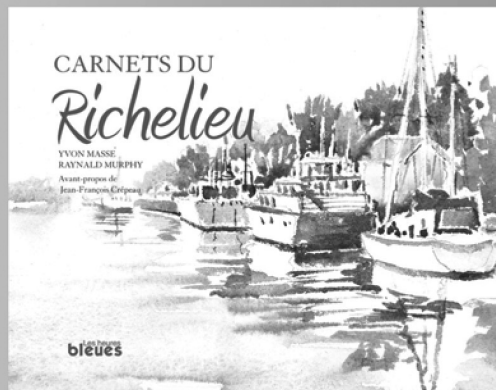
INVITÉS DE LA DÉLÉGATION HAÏTIENNE :

JEAN-ROBERT LÉONIDAS, *À chacun son big-bang*, ZelligeKETTLY MARS, *Aux frontières de la soif*, Mercure de France

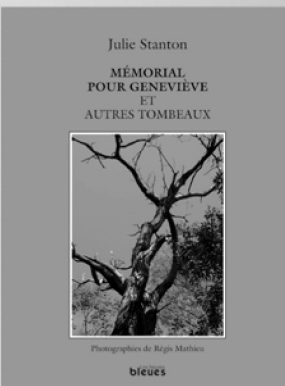
Dimanche 24 novembre de 13 h à 14 h

SALON DU LIVRE DE
MONTRÉAL STAND 260Les heures
bleues

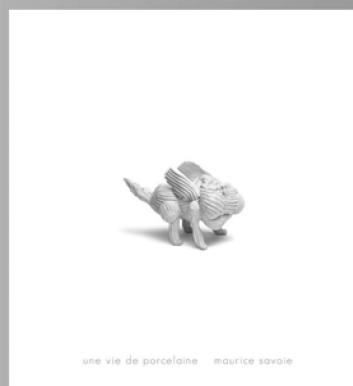
Wabakin
ou : Quatre fenêtres
sur la neige
Célyne Fortin
85 p. 19,95\$



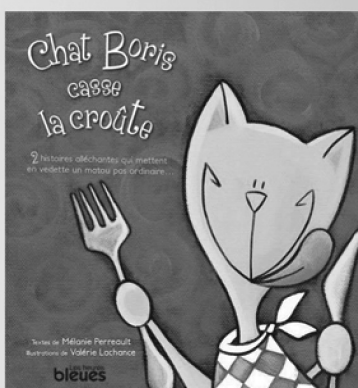
Carnets du Richelieu
Raynald Murphy et Yvon Masse
144 p. 39,95\$



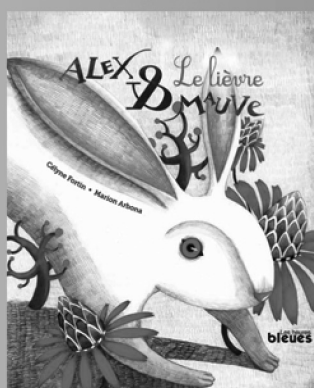
*Mémorial
pour Geneviève
et autres tombeaux*
Julie Stanton
et Régis Matthieu
127 p. 19,95\$



*Une vie de
porcelaine :*
Maurice Savoie
Gilles Jobidon
coédition : Plein Sud
111 p. 39,95\$



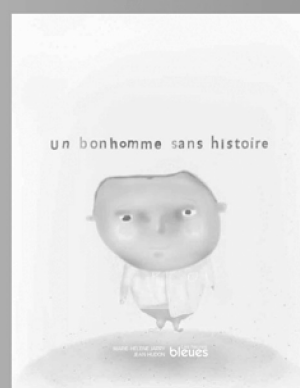
*Chat Boris
casse la croûte*
Mélanie Perreault
et Valérie Lachance
32 p. 19,95\$



Alex et Mauve :
Le lièvre
Célyne Fortin
et Marion Arbona
48 p. 19,95\$



*Kiki et le secret
de famille*
Jessica Laranjo
et Roxanne Gareau
32 p. 11,95\$



*Un bonhomme
sans histoire*
Marie-Hélène Jarry
et Jean Hudon
32 p. 19,95\$

www.heuresbleues.com

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

À l'assaut des idées reçues



LOUIS CORNELIER

L'ignorance, c'est une évidence, est un obstacle à une pensée valable et, par conséquent, à un débat public de qualité. Or, on l'oublie souvent, les fausses vérités, les idées reçues, sont tout aussi nuisibles, et peut-être plus encore, parce qu'elles ont pour caractéristique d'être résistantes à tout ce qui n'entre pas dans leur mauvaise logique. « *Se bercer dans le confort des certitudes transforme la pensée en réflexe, sape la faculté de comprendre la nouveauté comme la différence et fortifie les tabous qui, eux, se maintiennent au sommet des règles pour limiter les défis de la raison* », écrit justement le journaliste et sociologue Guillaume Lamy, dans l'avant-propos de *C'est encore faux! 50 idées déconstruites par des spécialistes*, un ouvrage collectif qui fait suite à l'excellent *C'est faux!*, paru l'année dernière.

« *Savoir ce qui est faux*, continue Lamy, *s'avère autant bénéfique que de connaître la vérité. Voilà pourquoi, depuis des siècles, la réfutation a pavé la voie au progrès des consciences.* » Et voilà pourquoi je suis un lecteur avide de tous ces ouvrages du type *150 idées reçues sur l'histoire* (Pocket, 2011) et *150 idées reçues sur la science* (Pocket, 2012), qui nous invitent à réviser des vérités pas si vraies que ça.

Savoir qu'on ne sait pas quelque chose laisse un espace à l'apprentissage. Croire vraies des faussetés, souvent colportées, de nos jours, par des groupes de réflexion propagandistes, nous engueule dans la bêtise arrogante. C'est la raison pour laquelle un ouvrage comme *C'est encore faux!*, qui entend nous « *rappeler la nécessité de vérifier, de se méfier même de nos intuitions les plus fortes et de refuser de plaire en rejoignant le commun des explications simples* », le tout en donnant la parole à des universitaires indépendants, est si important et si stimulant.

Conflits et guerres

L'honneur de lancer l'assaut contre les idées reçues revient ici au politologue Charles-Philippe David, spécialiste des questions stratégiques et militaires. Il est faux, écrit David, d'affirmer que les conflits armés s'aggravent dans le monde. Depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale, les conflits majeurs et mineurs sont en nette réduction et durent moins longtemps. Cette évolution à la baisse est due à la fin des guerres coloniales, à la « *quasi-disparition des conflits interétatiques* », à la croissance des démocraties dans le monde, à la prolifération de la puissance nucléaire ici et là et à l'augmentation de l'interdépendance économique.

David réfute aussi l'idée selon laquelle les missions de paix de l'ONU sont inutiles et coûtent trop cher (un dollar par année par habitant de la planète), de même que celle selon laquelle les États-Unis sont militairement imbattables. En Afghanistan, après dix ans d'intervention américaine, « *les groupes insurgés contrôlent presque tout le sud du territoire afghan, alors qu'ils n'en contrôlaient que quelques parties au début des hostilités* », note-t-il.



FABIO BUCCIARELLI AGENCE FRANCE-PRESSE

Même s'il demeure plusieurs conflits intérieurs comme celui des Kurdes irakiens, il est faux d'affirmer que les conflits armés s'aggravent dans le monde. Cette évolution à la baisse serait due entre autres à la fin des guerres coloniales et à la « *quasi-disparition des conflits interétatiques* ».

Doit-on craindre, dans ces conditions, une guerre entre les États-Unis et la Chine, une perspective considérée comme inévitable dans certains milieux conservateurs américains? Le politologue Barthélémy Courmont se veut rassurant à cet égard. La Chine, écrit-il, est bien consciente de son retard militaire par rapport aux États-Unis. De plus, l'interdépendance économique en-

facteurs socio-économiques et culturels.

La gratuité des soins, de plus, ne mène pas à l'abus du système de santé par les pauvres (ce sont plutôt les riches, d'ailleurs, qui auraient recours à des soins non urgents et pas toujours nécessaires) et le concept d'utilisateur-payeur nuirait à la santé des plus pauvres, tout en faisant augmenter le coût total du système. Le développement d'un système parallèle privé, démontrent-elles aussi, étudés à l'appui, ne réduit pas la demande au public, mène à un accroissement général des dépenses de santé au profit des plus riches et allonge le temps d'attente au public.

La droite, dans ce dossier, a donc tout faux, notamment quand elle affirme que le Québec a un système de santé semblable à celui de Cuba ou de la Corée du Nord, alors que, dans les faits, « *29,5 % des dépenses en santé proviennent du privé au Québec* ».

Ce livre fait appel à douze experts. Tous présentent de solides argumentations, étayées par des études sérieuses. La politologue Karine Prémont déconstruit l'idée du rêve américain accessible à tous. Le physicien Normand Mousseau réfute la thèse selon laquelle le téléphone cellulaire causerait le cancer et celle qui affirme qu'il est facile de

remplacer le pétrole. La politologue Line Beauchesne illustre la faiblesse du discours conservateur et répressif au sujet des drogues. Le politologue Marc-André Gagnon et Guillaume Lamy expliquent que la recherche privée, grandement financée par le public, d'ailleurs, ne saurait remplacer la recherche publique. Le linguiste Lionel Meney conteste l'idée selon laquelle nous parlerions le québécois et non le français. L'historien Pierre Anctil attribue à une fausse perception la croyance que les immigrants refusent de s'intégrer à la société québécoise. La biologiste Valérie Levée, enfin, s'emploie à relativiser nos craintes quant aux OGM.

Toutes ces démonstrations ne sont pas également convaincantes (j'ai tiqué en lisant certaines explications des Anctil, Levée, Meney et Mousseau), mais toutes sont solides et forcent la réflexion et les remises en question. Cet ouvrage, et ça, c'est vrai, est une réussite.

L'auteur sera en séance de signatures au salon du mercredi au dimanche.

louisco@sympatico.ca

C'EST ENCORE FAUX!
50 IDÉES DÉCONSTRUITES PAR DES SPÉCIALISTES
Sous la direction de Guillaume Lamy
Septentrion
Québec, 2013, 328 pages



À LA RENCONTRE DES AUTEURS • BORÉAL • STAND N° 112

<p>Gilles Archambault <i>Lorsque le cœur est sombre</i> Vendredi de 17 h à 18 h Samedi de 17 h à 18 h Dimanche de 16 h à 17 h</p>	<p>Serge Chapleau <i>L'Année Chapleau 2013</i> Samedi de 13 h 30 à 15 h Dimanche de 13 h 30 à 15 h</p>	<p>Robert Lalonde <i>C'est le cœur qui meurt en dernier</i> Samedi de 16 h 30 à 18 h Dimanche de 14 h à 15 h</p>	<p>Christian Nadeau <i>Liberté, égalité, solidarité</i> Dimanche de 15 h à 16 h</p>	<p>Martin Winckler <i>D' House, l'esprit du shaman</i> Vendredi de 16 h à 17 h</p>
<p>Edem Awumey <i>Explication de la nuit</i> Vendredi de 18 h à 19 h Samedi de 15 h à 16 h</p>	<p>Christiane Duchesne <i>Mensonges</i> Jeudi de 19 h à 19 h 30 Dimanche de 15 h à 16 h</p>	<p>Rachel Leclerc <i>Le Chien d'ombre</i> Jeudi de 19 h à 19 h 30 Vendredi de 19 h 30 à 20 h 30</p>	<p>Simon Nadeau <i>L'Autre Modernité</i> Samedi de 13 h à 14 h</p>	<p>Andrée Yanacopoulos <i>Prendre acte</i> Vendredi de 16 h 30 à 17 h 30 Dimanche de 14 h à 15 h</p>
<p>Frédéric Bastien <i>La Bataille de Londres</i> Samedi de 13 h 30 à 14 h 30</p>	<p>Madeleine Gagnon <i>Depuis toujours</i> Vendredi de 18 h à 19 h Samedi de 15 h à 16 h</p>	<p>François Legault <i>Cap sur un Québec gagnant</i> Samedi de 14 h 30 à 16 h</p>	<p>Yvon Rivard <i>Aimer, enseigner</i> Vendredi de 17 h 30 à 18 h 30 Samedi de 17 h à 18 h</p>	
<p>Serge Bouchard <i>C'était au temps des mammouths laineux</i> Dimanche de 12 h 30 à 13 h 30</p>	<p>Joanna Gruda <i>L'enfant qui savait parler la langue des chiens</i> Vendredi de 18 h 30 à 19 h 30 Dimanche de 16 h à 17 h</p>	<p>Robert Lévesque <i>Digressions</i> Vendredi de 19 h à 20 h</p>	<p>Lori Saint-Martin <i>Les Portes closes</i> Dimanche de 15 h à 16 h</p>	
<p>Guillaume Bourque <i>Jérôme Borromée</i> Jeudi de 19 h à 19 h 30 Vendredi de 19 h à 20 h Samedi de 16 h à 17 h</p>	<p>Dany Laferrière <i>L'Art presque perdu de ne rien faire</i> Vendredi de 17 h à 18 h Dimanche de 16 h à 17 h</p>	<p>Stéfani Meunier <i>On ne rentre jamais à la maison</i> Samedi de 14 h à 15 h</p>	<p>Emmanuelle Tremblay <i>Je suis un thriller sentimental</i> Samedi de 16 h à 17 h</p>	



www.editionsborealis.qc.ca

Illustrations de Pierre Tougas



L'énigme du retour de Dany Laferrière dans une présentation somptueuse

En vente à 195 \$ au kiosque Art Global/Flammarion pendant la durée du Salon du livre et au www.artglobal.ca

